



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

848

P79hn

A

778,350

L'Honneur
et L'Argent.
Par
F. Ponsard.

GENERAL LIBRARY

—OF—

UNIVERSITY OF MICHIGAN.

PRESENTED BY

J. A. Morrish

3 Sept. 1897





THÉÂTRE FRANÇAIS.

XIV. SÉRIE. 1. LIVRAISON.

L'HONNEUR ET L'ARGENT.

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PAR
F. PONSARD.

SIXIÈME ÉDITION.

BIELEFELD & LEIPZIG.
VELHAGEN & KLASING.

1875.



18
19 h n

HONNEUR ET L'ARGENT.

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PAR

F. PONSARD.

Personnages.

RODOLPHE, 30 ans.

GEORGE, 25 ans.

M. MERCIER, 60 ans.

LE NOTAIRE, 45 ans.

UN CAPITALISTE, 50 ans.

UN HOMME D'ÉTAT, 45 ans.

UN VIEUX MONSIEUR, 70 ans.

UN AMI DE GEORGE.

UN DEUXIÈME AMI.

UN TROISIÈME AMI.

PREMIER CRÉANCIER, 45 ans.

DEUXIÈME CRÉANCIER, 50 ans.

TROISIÈME CRÉANCIER, 60 ans.

QUATRIÈME CRÉANCIER, 25 ans.

AUTRES CRÉANCIERS.

VALETS.

UN CLERC DE NOTAIRE.

LAURE, 20 ans.

LUCILE, 18 ans.

UNE VIEILLE FILLE, 45 ans.

La scène est à Paris. 1848—185

ACTE PREMIER.

heures du soir. Un riche salon, chez George.

Scène I.

GEORGE, AMIS, ET CONVIVES DE GEORGE.

Sortent de la salle à manger, pour entrer dans le salon. Le café est servi sur une table, au milieu du salon.

PREMIER AMI, à George.

Mon cher, votre dîner était fort bon.

GEORGE.

Vraiment ?

PREMIER AMI.

Je ne connais que vous pour traiter galamment.

GEORGE.

La gloire à mon cuisinier qu'en appartient la gloire.

PREMIER AMI.

La victoire pas plus qu'au soldat n'appartient la victoire.

Les cuisiniers savants ne se voient pas partout ;
ils ne se trouvent en trouve, mon cher, que chez les gens de
goût.

DEUXIÈME AMI.

très-bien !

(Pendant des aquarelles posées sur une table à gauche.)

— De qui donc, George, ces aquarelles ?

GEORGE.

De moi.

DEUXIÈME AMI.

Bravo, mon cher! — Ces eaux sont nature
Comme cet horizon fuit¹⁾ bien dans ce fond c
Et comme en ce feuillage on sent frissonner l

PREMIER AMI.

Ce sol est vigoureux.

TROISIÈME AMI.

Cette lumière est chaud

DEUXIÈME AMI.

Cette feuille au soleil luit comme une émera

GEORGE.

Vous me flattez.

DEUXIÈME AMI.

Non pas, je ne suis point flat
— C'est mon avis.

GEORGE.

Messieurs, je suis un amat
Rien, de plus, et n'ai pas l'orgueil insupport
De me faire passer pour peintre véritable.

DEUXIÈME AMI.

Pourquoi donc? Je connais des peintres en rei
Qui ne vous valent pas, cher ami; ma foi, n

PREMIER AMI.

Quel malheur qu'il soit riche et travaille à
heures²⁾!
Pauvre, il eût encor fait des choses bien n
leures.

GEORGE.

Là, vraiment, croyez-vous, tout compliment à
Qu'au besoin je vivrais des produits de mon

1) zurückweichen. 2) wenn er gerade Lust hat.

DEUXIÈME AMI.

Parbleu! vous vous feriez vingt mille francs de rente.

GEORGE.

Oh! vingt mille francs!

PREMIER AMI.

Oui, vingt mille, — et même trente.

UN HOMME D'ÉTAT.

C'est bel et bon; je crois que vous peignez fort bien;

Mais laissez donc cela, George, à ceux qui n'ont rien.

Qu'un pauvre diable à jeun, n'ayant ni sou, ni livre¹⁾,

Barbouille bien ou mal quelques toiles pour vivre, Je ne l'en blâme pas; — quoiqu'il pût, selon moi, D'une toile en bon fil faire un meilleur emploi. Mais vous, riche, honoré, qu'on recherche et qu'on fête,

Ce sont d'autres projets qu'il faut vous mettre en tête.

— J'étais au ministère, où l'on parla de vous:

Pourquoi, me disait-on, ne vient-il pas à nous?

Il ne sied pas aux fils des grands propriétaires

De vivre, comme il fait, en dehors des affaires.

Voyez-le; dites-lui que nous lui trouverons

Un poste convenable, où nous le pousserons.

— Une sous-préfecture?

GEORGE.

Oh! je vous remercie.

L'HOMME D'ÉTAT.

Le conseil d'État?

GEORGE.

Non.

1) keinen Heller besitzen.

L'HOMME D'ÉTAT.

Ou la diplomatie?

GEORGE.

Non, non. J'aime les arts, et je me sens peu f
 Pour être conseiller, diplomate ou préfet.

UN CAPITALISTE.

Mariez-vous alors, et que la dot soit ronde,
 Afin que vous fassiez figure dans le monde.

GEORGE.

Je n'y répugne point; mais je veux, avant to
 Une femme avenante¹⁾ et qui soit à mon goût

LE CAPITALISTE.

Tant mieux! j'ai justement de quoi vous sat
 faire,

Et puis vous proposer une excellente affaire.

(Il le tire à l'écart.)

— La fille d'un courtier²⁾. Dot: cinq cent mi
 francs.

GEORGE.

Quel âge?

LE CAPITALISTE.

Un million à la mort des parents.

GEORGE.

Mais...

LE CAPITALISTE.

Sur la mort d'un oncle on a quelque espéran
 — Ensuite, nous avons...

(Il lui parle à l'oreille.)

Fille d'un pair de Franc
 Beau nom; peu d'argent. L'autre est un pa
 meilleur.

— Troisièmement...

GEORGE.

Assez.

1) sinnnehmend. 2) Besheimäffer.

LE CAPITALISTE.

La fille d'un tailleur.

GEORGE.

ez ! Je n'en connais pas une.

LE CAPITALISTE.

Bah ! qu'importe,
vous connaissez bien la dot qu'on vous apporte !

GEORGE.

lonc !

LE CAPITALISTE.

On se connaît après le sacrement¹⁾,
les choses jamais ne se font autrement.

GEORGE.

t pis, mon cher monsieur ! tant pis ! C'est
une hontet je ne serai pas complice, pour mon compte.
ne saurait flétrir, avec trop de rigueur,
règne du calcul dans les choses du cœur,
je souhaite aux gens qui suivent cette mode
s les sots accidents qu'entraîne leur méthode.
l'est pas d'union qui n'ait ses mauvais jours ;
s, lorsqu'on s'est aimé, l'on s'en souvient tou-
jours,ces doux souvenirs, que le cœur accumule²⁾,
vivent à l'amour comme un long crépuscule³⁾.
nt à voir devant soi, toujours, jusqu'à la mort,
femme à laquelle on parle avec effort,
fortune à vos yeux, à tous vos goûts contraire,
t les qualités⁴⁾ même ont l'art de vous dé-
plaire,t un épouvantable esclavage ; — et plutôt
de vivre, à ce prix, dans un royal château,Trauung. 2) sammeln. 3) Dämmerung. 4) gute Eigen-
en.

10 L'HONNEUR ET L'ARGENT

Je voudrais n'habiter qu'une chambre
quièm

Seul et pauvre, mais libre, et maître de
LE CAPITALISTE.

Vous êtes jeune; un jour vous calcul
GEORGE.

Pour penser en vieillard, j'attends
vieux.

Jeune, je ne vendrai ni mon corps, ni

Je ne me marierai que pour aimer ma

Et, pour me marier, je considérerai

Non pas quelle est la dot, mais que
attrai

Scène II.

LES MÊMES, RODOLPHE.

RODOLPHE, *qui est entré, pendant qu'il*
parlait.

Bien, George! touche là! c'est d'un g
nête.

GEORGE.

Je t'attendais plus tôt, et je m'en fa

RODOLPHE.

J'avais affaire ailleurs, et tu sais qu'e

Il est bien convenu qu'on ne m'attende

GEORGE.

(A ceux qui sont dans le

C'est fort juste. Messieurs, je vous p
sage,

Qui suit la raison pure, et méprise l'

Il n'épargne aucun soin pour servir t

(En lui serrant la main.)

Et n'est pas homme alors à rien faire

1) ich mache mir eine Freude draus.

dis quand il ne s'agit que des choses du monde,
ne peut y plier son humeur vagabonde.¹⁾)

RODOLPHE.

liberté, cher George, est le suprême bien.
ne dois rien au monde, et ne lui donne rien.

(L'homme d'État et le Capitaliste sortent.)

DEUXIÈME AMI.

oi, j'approuve monsieur; et toutefois je pense
l'il est certains devoirs dont nul ne se dispense:
and on est, par exemple, invité quelque part,
cette politesse on doit avoir égard.

RODOLPHE.

vais chez qui me plaît, et non chez qui m'invite.

DEUXIÈME AMI.

ut au moins, devez-vous y faire une visite.

RODOLPHE.

on.

DEUXIÈME AMI.

Si vous recevez des lettres...

RODOLPHE.

Je les mets

igneusement en poche, et ne réponds jamais.

PREMIER AMI.

! vous raillez.

RODOLPHE.

Non pas. Je ne puis pas admettre
l'un importun m'oblige à répondre à sa lettre,
parce qu'il lui plaît de noircir du papier,
me condamne, moi-même, à ce fâcheux métier.

ma vie est occupée, et de mes jours rapides
je ne puis rien donner aux choses insipides.

vis pour admirer la nature et les arts;
les chefs-d'œuvre divers j'enchanter mes regards;
en ai pour tout un jour²⁾ d'une belle peinture;

1) (schwärmend. 2) ich freue mich einen ganzen Tag lang.

De mes auteurs connus je me fais la lecture,
Et vais passer aux champs ces beaux jours du
bon Dieu,

Où la feuille des bois reluit sous le ciel bleu.
Mais aller chez des gens que l'on connaît à peine,
Pour échanger, sans but, quelque parole vaine;
Avoir des rendez-vous; savoir l'heure qu'il est;
S'arracher avec peine aux lieux où l'on se plaît;
Quitter le coin du feu, la page commencée,
Et le fauteuil moëlleux¹⁾ où s'endort la pensée;
Se parer, s'épuiser en efforts maladroits
Pour enfoncer sa main dans des gants trop étroits,
Et pouvoir se montrer, d'une façon civile,
En deux salons, placés aux deux bouts de la ville;
Bref, d'invitations incessamment pourvu,
Ne pas se réserver un jour pour l'imprévu,
Et gaspiller²⁾ le temps d'une œuvre sérieuse
Dans cette oisiveté rude et laborieuse:
Est-ce vivre? Et n'a-t-on pas droit de s'étonner
Que des hommes de sens veillent s'y condamner?
— Quant à moi, je n'en ai les moyens ni l'envie;
Mon mince³⁾ revenu m'interdit cette vie.
Je n'ai pas, comme vous, voitures et valets;
Il faut que ce soit moi qui porte mes billets;
Et, si je leur livrais mes rentes en pâture⁴⁾,
Les gants, et les habits, et les frais de voiture
Et le reste, bientôt auraient tout dévoré,
Sans plaisir pour moi-même, et sans qu'on m'
sût gré.

GEORGE.

Ceci me semble outré, Rodolphe; ces déper
Ne vont pas, après tout, aussi loin que tu y
Et je crois que l'on peut, sans trop gran
barras...

1) elastisch, weich. 2) vergeßeln. 3) gering. 4) Gut

RODOLPHE.

Oh! tout semble facile à qui ne compte pas;
Mais ceux dont le budget n'a que peu de ressource
Savent ce qu'il en coûte à leur modeste bourse.
Je suis pauvre, très-pauvre, et vis pourtant fort
bien;

C'est parce que je vis comme les gens de rien.
La pire pauvreté, la misère profonde
Est celle qu'on promène, en gants blancs dans le
monde.

GEORGE.

Agis à ta façon, Rodolphe; il t'est permis
D'être invisible ailleurs, si tu vois tes amis.

PREMIER AMI.

Adieu, George; au revoir.

*(Il sort. Tous les autres saluent George, et s'en
vont.)*

GEORGE.

Adieu donc.

DEUXIÈME AMI, *se retournant avant de sortir.*

A dimanche!

Scène III.

GEORGE, RODOLPHE.

*(Entre un domestique, apportant une énorme quan-
tité de lettres, d'albums et de cartes de visite,
qu'il dépose sur une table, à droite, et dont une
partie s'écroule par terre.)*

LE DOMESTIQUE.

Des lettres pour monsieur.

(Il sort.)

RODOLPHE.

Peste! quelle avalanche!)!

1) Sawine.

LE DOMESTIQUE, *remettant une carte de visite.*

Ce monsieur est là; faut-il qu'il monte

GEORGE, *lisant la carte.*

(Au domestique.)

Raymond! Renvoyez-le! je n'y suis pas pour lui

(Le domestique sort.)

RODOLPHE.

Diantre! C'est un garçon rudement éconduit¹⁾.

Un misérable!

GEORGE.

RODOLPHE.

Ah! ah! qu'a-t-il donc fait?

GEORGE.

Écrit, sous deux noms faux, contre et pour le ministre.

RODOLPHE.

C'est mal. Pauvre garçon! il en est réduit là²⁾

GEORGE.

Comment! tu n'es pas plus indigné que cela!

RODOLPHE.

Si. C'est très-mal. Il faut qu'il nourrisse
femme.

GEORGE.

Tu le plains!

RODOLPHE.

Oui, sans doute, et de toute mon âme
N'est-il pas malheureux que le besoin d'argent
Force à cette infâmie un homme intelligent?

GEORGE.

Plus il est éclairé, d'autant plus je l'accuse.
Et des besoins d'argent ne sont pas une excuse

RODOLPHE.

Il est vrai; mais, mon cher, quand on manque
tout,

1) abgefertigt. 2) Schulfuchs, Spitzbube. 3) dazu ist er genöth

Il faut qu'on soit bien pur, pour l'être jusqu'au
bout.

On lutte quelque temps; puis le courage tombe,
Le plus vaillant chancelle et le faible succombe.

GEORGE.

Quoi! Rodolphe! peux-tu défendre ce pied-plat¹⁾,
Toi que le point d'honneur trouve si délicat!
Et n'es-tu pas la preuve, enfin, s'il en faut une,
Que les cœurs haut placés dominent la fortune.

RODOLPHE.

Ne parlons pas de moi. Je dis qu'à l'indigent,
Plus qu'aux heureux du monde, on doit être in-
dulent;

Qu'il faut considérer les peines de la lutte,
Et, tout en le blâmant, l'assister dans sa chute.

GEORGE.

Et moi, je n'admets pas que les privations
Soient jamais une excuse aux lâches actions;
Elles doivent plutôt exalter la bravoure;
Ce sont d'après²⁾ plaisirs que la vertu savoure³⁾.

RODOLPHE.

C'est bien facile à dire et moins à pratiquer.
Dieu garde que jamais tout vienne à te manquer!

GEORGE.

Je saurais être pauvre, et je m'en ferais gloire.

RODOLPHE.

Ce n'est pas impossible, et je veux bien le croire.
Mais combien en est-il, parmi les mieux famés,
Que l'on verrait encore dignes d'être estimés,
Si, passant tout à coup du luxe à la misère,
Ils étaient dépouillés même du nécessaire?
Aisément, en parole, ils bravent le besoin;
On est fort contre un mal que l'on n'éprouve point.

1) Schuft. 2) herbe. 3) kosten, genießen.

Aux paisibles vertus la fortune les
 Et, par le grand chemin, les conduit
 Comme la probité ne les prive de
 Il leur en coûte peu de se conduire
 Et, quand on est pourvu de tout ce
 Il faudrait être un sot pour n'être
 Va, la condition où les hommes se
 Les a, plus d'une fois, absous ou
 On voit dans les salons des gens f
 Qui seraient en prison, étant nés
 Et, par un sort inverse¹⁾, on en v
 Qui, nés riches, feraient honneur
 La fortune, selon qu'elle est meill
 Jusque sur la pensée exerce son e
 Tels sont amis de l'ordre et se croi
 Qui sont conservateurs²⁾ pour gar
 Tels autres au progrès ont consac
 Que l'orgueil fit tribuns³⁾, et nov
 Donne tout à ceux-ci, rien à ceux-
 Seront conservateurs et les autres

GEORGE.

Que prétends-tu prouver? qu'il n'e
 né

X RODOLPHE.

Non, certes : il en est qu'à bon dra
 Il en est qui, les yeux fixés sur l
 D'un pas toujours égal, marchent

vi
 Leur ferme probité, fière sans arr
 Fuit les séductions et brave l'ind
 Aux honneurs mal acquis ils trouve
 Et les privations ne les fléchissent

1) Erschütterung. 2) umgekehrt. 3) con
 redner. 5) erschüttert werden.

pour ranger quelqu'un dans cette classe
insigne¹⁾,
demande comment il s'en est montré digne,
par quel sacrifice, au prix de quel effort
conquis ce nom, que l'on prodigue à tort.
Et je vais m'expliquer d'une façon plus nette:
même, tu parais un garçon fort honnête?

GEORGE.

RODOLPHE.

ton cœur est loyal, plein d'élan²⁾ généreux;
honneur trouve chez toi des accents chaleureux;
l'âpreté t'irrite; un noble trait t'enflamme;
l'épargne alors l'éloge ni le blâme;
moi, je te connais par plus d'un beau côté,
et ne suis pourtant pas sûr de ta probité.

GEORGE.

Est-ce à dire?

RODOLPHE.

Eh! mon Dieu! je n'en ai pas la preuve.
Tu n'es jamais sorti triomphant d'une épreuve.
Crois en ta vertu; mais, pour avoir ce droit,
tu n'as jamais souffert de la faim et du froid?
-tu, pendant les nuits où le souci s'éveille,
ce qu'à l'indigent le désespoir conseille?
Tu n'es jamais chevet³⁾ fiévreux, as-tu vu, comme lui,
l'ange du démon te montrer l'opulence d'autrui,
en mettant sous tes yeux ta misérable vie,
pour que ton âme ulcérée⁴⁾ introduise l'envie?
Tu n'as jamais vu ces rapprochements et ces comparaisons
qui sentent dans les cœurs de rapides poisons,
celui qui résiste à leur œuvre malsaine
et qui vanter sans orgueil, sa probité certaine;

1) Angezeitnet. 2) Aufwallung. 3) Kopfstiffen. 4) von Bittere
füllt.

Mais je ne suis pas sûr, mon cher, d'une vertu
 Qui n'a pas vaillamment et longtemps combattu
 Celle-là, seulement, vaut qu'on la glorifie,
 Que la lutte grandit et le choc fortifie.

GEORGE.

Parbleu! de tous mes vœux j'appelle le combat,
 Et je voudrais, demain, être sur le grabat¹⁾.

RODOLPHE.

Dors sur le lit de plume, où le destin te berce,
 Et ne fais pas appel à ta fortune adverse.

GEORGE.

Pour ta confusion, raisonneur obstiné,
 Puissé-je être pillé, dépouillé, ruiné!

RODOLPHE.

Profite de tes biens, George, cette méthode
 Est plus sûre que l'autre; en tout cas plus cor
 mode.

GEORGE.

J'en use sans plaisir, et les tiens en mépris.

RODOLPHE.

Quand on les a perdus, on en connaît le pri

GEORGE.

Me crois-tu donc sans force et sans valeur auc

RODOLPHE.

Non. Tu peux d'un cœur ferme accepter l'
 tune;

Pendant les premiers jours tu t'en réjouir;
 Puis la réflexion arrive, et les regrets.

GEORGE.

Je serais soutenu par mon orgueil intim

RODOLPHE.

Hum!

1) Strohslager.

GEORGE.

Si ce n'est assez, par la publique estime.

RODOLPHE.

Oh! l'estime publique! elle est vers les écus¹⁾;
Elle suit le succès et quitte les vaincus.
Qu'un homme soit sans foi, trahisse sa parole,
S'enrichisse aux dépens des gens simples qu'il
vole,

Qu'habile à manier²⁾ des chiffres imposteurs,
Il soit le plus fripon des grands spéculateurs,
Et se retire enfin, trois fois millionnaire,
Tandis que l'hôpital s'ouvre à l'actionnaire;
Qu'un autre soit servile, adroit, souple, empressé;
Qu'à force de ramper, il se soit avancé;
Que, fidèle à sa place, avant toute autre chose,
Selon que le vent change, il ait changé de cause,
Et, pour ne pas priver l'État de son avoir³⁾,
Renié⁴⁾ tout principe et servi tout pouvoir;
Qu'il soit ainsi monté, de parjure en parjure,
Jusqu'aux plus hauts emplois de la magistrature:
Il est riche, il reçoit, ses dîners sont vantés.
Il suffit. Ses salons seront très-fréquentés,
On verra s'y presser la bonne compagnie.
S'il court de méchants bruits, c'est qu'on le ca-
lornie!

— L'homme public, hélas! est toujours diffamé⁵⁾.
Il peut servir ou nuire, il est donc estimé;
Il a droit de parler, en pieux personnage,
Contre l'esprit du siècle et le libertinage⁶⁾.
— Oh! ne m'accuse pas d'un tableau trop noirci,
Je connais de ces gens que tu connais aussi!
Et, de ce que j'avance admire la justesse!
Tu leur touches la main et leur fais politesse.

1) die neigt sich den Thälern zu. 2) handhaben. 3) Besitz, hier Dienst. 4) verläugnen. 5) verlästert. 6) Freigeisterei.

L'HONNEUR ET L'ARGENT.

si pour ce métier un homme a trop de
cœur;
at tout du mérite, et rien de la faveur;
s entre sa place et l'honneur, il résigne;
loi dont il vivait, pour rester dans sa ligne;
un mot d'estime et de compassion,
ne se souviendra de sa belle action;
st pauvre, inutile, et chacun le délaisse;
qu'il se garde alors d'avoir une faiblesse:
haro²⁾ général s'élève contre lui:
a, le malheureux, mangé l'herbe d'autrui!
n'est, pour le flétrir, pas d'injure assez
t, s'il va quelque part, on le met à la po

GEORGE.

Mais, Rodolphe, sais-tu que tu vois tout e

RODOLPHE.

Eh! mon Dieu! non; je vois le monde tel q
A quoi sert de parler comme une pastor
Et quel profit croit-on qu'en tire la mo
Ces fades lieux communs, dont nous
Ne sont pas pour tremper⁴⁾ de vigoure
Quand un livre niais, bourré de phras
fait un faux monde aux jeunes
sur la foi de
honn

sa pratique est rude, et qu'un homme d'honneur
pas de récompense, excepté dans son cœur.
J'en aurais beaucoup plus à dire, mais j'abrége.
est déjà trop prêché. Bonsoir. Quand te verrai-je?

GEORGE.

de cinq ou six mois. Je vais à l'étranger.

RODOLPHE.

! ah!

GEORGE.

Mon médecin m'a dit de voyager.

RODOLPHE.

est un fort bon conseil. Où cette promenade?

GEORGE.

sais-je? En Suisse, au Rhin, aux eaux d'Aix...
ou de Bade.

RODOLPHE.

ce cas, bon voyage! et reviens-nous bientôt.

GEORGE, *le reconduisant.*

eu. — Nous reprendrons l'entretien de tantôt.

RODOLPHE.

ontiers.

GEORGE.

J'ai beaucoup de choses à répondre.

RODOLPHE.

s verrons bien.

GEORGE.

J'aurai plaisir à te confondre.

RODOLPHE.

GEORGE.

Par des noms fameux je te démontrerai
le mérite pauvre est toujours honoré.

Plaise au ciel!

RODOLPHE.

Et qu'on arrive à tout par l'étude

GEORGE.

Que chacun se fait

RODOLPHE.

Tant mieux!

GEORGE.

Que notre siècle est meill

(S'arrêtant.)

— Aux belles actions tout le m
Le besoin d'admirer est dans n
Et brûle de trouver une digne
L'art, la gloire, l'amour, mille
Brillent d'un pur éclat qui n
Et certes, la beauté, cette re
Sur les cœurs subjugués règ

RODOLPH

La dot à la laideur prête l
Et la beauté sans dot ne s

GEORGE, le

Pourtant...

RODOL

Adieu, mon ch

GEOR

M

ROD

Au revoir.

Un instant! p

R

Adieu. J'ai quelque

1) gräßung. 2) wenn

GEORGE.

, têt¹)!RODOLPHE, *lui serrant la main.**(Du seuil de la porte.)*

Bonsoir! — Et garde ton argent.

ACTE SECOND.

*alon d'attente chez un notaire. — Une porte au
i, donnant sur l'antichambre; elle est ouverte.
ix portes fermées à droite, ouvrant, l'une sur
ude²), l'autre sur le cabinet particulier³) du
vire.)*

Scène I.

LE NOTAIRE.

*nt de rentrer, et décachète des journaux posés
la table. Entre un clerc venant de l'étude.*

LE NOTAIRE.

LE CLERC.

ix des créanciers sont là, qui vous demandent.

LE NOTAIRE.

s'ils ne sont que deux, que ces messieurs
attendent.

autres créanciers doivent bientôt venir;

l tous seront entrés, faites-moi prévenir.

tarrtopf. 2) Schreibstube, Geschäftszimmer. 3) Privats

(Le clerc sort. On entend sonner. Le notaire va à l'antichambre pour voir les personnes qui entrent. Il revient au bout d'un instant, amenant Mercier et ses deux filles.)

Scène II.

LE NOTAIRE, MERCIER, LAURE ET LUCILE,
filles de Mercier.

MERCIER, *entrant dans le salon d'attente.*
Oui, notaire; j'amène avec moi ma famille.
Nous venons, moi pour vous, elles pour votre fille.
Et nous les laisserons babiller à leur gré,
Tandis qu'au cabinet je vous entretiendrai.

LE NOTAIRE.

Mon Dieu! que c'est fâcheux¹⁾! ma fille est
sa tante!

(A Laure et à Lucile.)

Qu'elle aura de regrets; qu'elle eût été contente!

(A Mercier.) (A Laure et à Lucile.)

Attendez-moi. Je vais vous conduire au salon.
MERCIER, *prenant le notaire par le bras, l'entraîne
vers le cabinet.*

Non, non, laissez-les là. Ce ne sera pas long.
*(Laure fait un signe de consentement. Le Notaire
entre dans son cabinet avec Mercier.)*

Scène III.

LAURE, LUCILE.

LUCILE.

N'aurions-nous pas mieux fait de rester? Que
semble?

Ils n'en finissent plus quand ils causent ensemble.

¹⁾ unangenehm, fatal.

LAURE, *s'asseyant vers la table.*
Notre père a voulu nous amener.

LUCILE.

Bon! bon!
Jamais, ma pauvre sœur, tu n'as su dire non.
Pour ton futur mari quelle femme parfaite!
(D'un ton doucereux en contrefaisant sa sœur.)
C'est votre volonté, Seigneur? Qu'elle soit faite.

LAURE.

Que veux-tu? J'ai l'esprit paisible et nonchalant¹⁾,
Et de contrarier je n'ai pas le talent.

LUCILE.

Bien répondu. Je vois que cette bonté d'âme
Lance assez volontiers une douce épigramme²⁾.
J'ai tort, pardonne-moi. C'est parce que j'attends
Que j'aime à taquiner³⁾; ça fait passer le temps.
(Elle s'assoit près de sa sœur.)

LAURE, *feuilleter des journaux épars sur la table,
et les montrant à sa sœur.*

Patience! Voici pour t'égayer, ma chère.
Le code, l'almanach, purge⁴⁾, vente à l'enchère⁵⁾.

LUCILE.

Merci. Contre l'ennui j'ai de meilleurs secrets,
Et je sais bien comment je te divertirais.

LAURE.

Moi! Comment?

LUCILE.

Il était un prince de Golconde,
Si beau, qu'il n'avait pas son pareil dans le
monde...

LAURE.

C'est peu divertissant.

1) sorglos. 2) Etichelrede. 3) necken, widersprechen. 4) Entlastung von Hypotheken. 5) Auction.

LUCILE.

J'en sais d'autres encor ;
L'Oiseau bleu, Farfadet, la Belle aux cheveux
d'or¹)...
Non? Autre chose. A Bade, il était un jeune
homme...

LAURE.

Monsieur George?

LUCILE.

Eh! oui da! C'est ainsi qu'il se nomme.
(Rapprochant sa chaise de celle de sa sœur.)
Si nous parlions de lui? Qu'en dis-tu?

LAURE, *se rapprochant aussi de sa sœur.*

Mais... pourquoi?
De lui... d'un autre... c'est indifférent, je croi.

LUCILE.

Sûrement. Tant y a²) que par hasard sans doute,
Nous le rencontrions toujours sur notre route.

LAURE.

Eh bien?

LUCILE.

J'ai remarqué qu'il était fort courtois³),
Car il nous saluait poliment chaque fois.

LAURE.

C'est tout simple.

LUCILE.

Il goûtait, de façon singulière,
Les discours sérieux que tenait notre père,
Et tous deux raisonnaient si sympathiquement,
Qu'ils se trouvaient sur tout du même sentiment.

LAURE.

Voulais-tu qu'il soutint le sentiment inverse
Pour l'unique plaisir d'entrer en controverse?

1) Titel bekannter Feenmärchen; farfadet, der Kobold. 2) soviel
ist gewiß. 3) höflich, artig.

LUCILE.

Qui? moi? Je ne veux rien. Et, depuis son retour,
Il nous vient visiter une et deux fois par jour.

LAURE.

Qu'est-ce que cela prouve?

LUCILE.

Oh! rien. Deux jeunes filles
Ont dix-huit et vingt ans, et passent pour gentilles.

Un jeune homme étranger vient chez elles souvent;
— Ce n'est que pour parler de la pluie et du vent.

LAURE.

Mais qu'est-ce qui te dit que c'est moi qui l'attire?

LUCILE, *la regardant entre les yeux*¹⁾.

Voyons, ne rougis pas: regarde-moi sans rire.

LAURE, *se levant*.

Je rougis... de dépit. Tous les jours que Dieu fait,
Tu viens me lutiner²⁾ sur le même sujet.

LUCILE, *la poursuivant*.

Bon! voilà qu'à présent tu te mets en colère.

LAURE.

Eh! oui; c'est agaçant³⁾.

LUCILE.

Autre preuve fort claire.

LAURE.

Mais, monsieur George, enfin, te parle plus qu'à moi.

LUCILE.

C'est qu'il ne me craint pas, et qu'il a peur de toi.

1) starr ansehen. 2) quälten. 3) herausfordern.

LAURE.

Puisque je lui fais peur, c'est donc que je l'ennuie

LUCILE.

Oh! que non¹⁾! Sa figure est tout épanouie²⁾.

LAURE.

Je ne sais pas; toujours je lui vois le même air

LUCILE.

Mais moi, je le sais bien, et j'y vois bien plus
clair.

Il est plus d'un indice où j'ai pu reconnaître...

LAURE.

Quoi? qu'as-tu reconnu?

LUCILE.

Je t'ennuierai peut-être

LAURE.

Non. Va!

LUCILE.

Je ferais mieux de conter l'Oiseau bleu

LAURE.

Parle!

LUCILE.

Je crois qu'on vient.

LAURE.

Eh! non — Voyons un peu

LUCILE.

Eh bien! en ton absence, il est distrait; il rêve.
Son regard devient morne³⁾, et sa parole, brève.
Sitôt qu'un bruit de pas se fait entendre au seuil,
Il lance vers la porte un rapide coup d'œil,
Et, lorsque, par malheur, son attente est trompée,
Il faut voir son dépit et sa mine attrapée⁴⁾!

1) Gott bewahre! 2) glücklich. 3) trübe. 4) unangenehm
berührt.

dès que tu parais, un éclair radieux
 iné son front et brille dans ses yeux.

LAURE.

c'est toi qu'il salue.

LUCILE.

Et c'est toi qu'il regarde.
 is, j'entre et je sors, sans qu'il y prenne
 garde.

LAURE.

Il nous nous promeneons, il te donne le bras.

LUCILE.

pour te suivre, il presse ou ralentit le pas.

LAURE.

vers toi qu'il s'assied.

LUCILE.

C'est vers toi qu'il se tourne.

LAURE.

'est pour toi qu'il vient.

LUCILE.

Et pour toi qu'il séjourne¹⁾.

LAURE.

ois?

LUCILE.

J'en suis certaine.

LAURE.

En vérité?

LUCILE.

Vraiment!

LAURE.

me le dis pas pour rire²⁾?

LUCILE.

Nullement.

voilen. 2) zum Scherz.

LAURE.

Eh bien! — je m'en doutais¹⁾.

LUCILE.

Voyez la]

LAURE.

Mais je n'osais le croire.

LUCILE.

Allons! sois plus

LAURE, *prenant la main de Lucile*
Bonne petite sœur!LUCILE, *faisant semblant de s'éloigner*
Je suis mauvaise.

LAURE.

Non.

LUCILE.

Je lutine les gens.

LAURE.

Non.

LUCILE.

Je suis un démo

LAURE.

Non, non, non. — Tiens, Lucile; embras

LUCILE, *l'embrassant.*

Et jouis de ta joie encor plus que toi-m

LAURE.

N'est-ce pas, chère sœur, qu'il se présen

LUCILE.

Fort bien.

LAURE.

Qu'il est parfait de ton et de n

1) *ahuen.*

Parfait.

LUCILE.

LAURE.

Qu'il est doué d'excellentes manières,
Et parle éloquemment sur toutes les matières?

LUCILE.

Oui, oui; c'est un jeune homme accompli.

LAURE.

Bonne sœur,
N'as-tu pas remarqué son air plein de douceur?

LUCILE.

Si, je l'ai remarqué.

LAURE.

Je gage que son âme
Est belle, et qu'il fera le bonheur d'une femme.

LUCILE.

Vous serez trop heureux ensemble.

LAURE.

Mais, mon Dieu,
Crois-tu que notre père y donne son aveu¹⁾?

LUCILE.

Sans doute; monsieur George est riche, et peut
prétendre
A se faire partout accepter comme gendre.
Notre père, d'ailleurs, le voit d'un fort bon œil,
Et ce n'est pas pour rien qu'il lui fait tant d'ac-
cueil.

LAURE.

Ah! plaise à Dieu! J'attends son arrêt²⁾ avec
crainte;

1) Einwilligung. 2) Befehl.

Quel qu'il soit, ne crois pas qu'il m'échappe
 Je sais que, sans murmure, et d'un esprit
 Je dois vaincre un penchant qui ne m'
 permis.

LUCILE.

Voilà des sentiments auxquels je rends honneur
 Et si l'occasion leur manque, c'est dommage.

LAURE.

N'obéirais-tu pas ?

LUCILE.

J'obéirais, d'accord ;
 Mais sans murmurer, non. Je crèrais, et tu
 (*Prenant la main de La*
*Brisons-là*¹). — George t'aime, et tu s
 femme,

(*La saluant cérémonieusen*

Et bientôt. — Acceptez mes compliments, m
 Je vous parle, madame, avec civilité,
 Par le respect qu'on doit à votre qualité.

(*Vivement, et revenant vers La*

— Tu nous feras danser à ta noce, j'espère

LAURE.

Folle ! qui ris toujours !

LUCILE.

Chut ! Voici notre
 (*Laure et Lucile vont s'asseoir au bout d
 parlement.*)

¹) *laß uns abbrechen.*

Scène IV. 464

LES MÊMES, MONSIEUR MERCIER, LE NOTAIRE.

MERCIER, *sortant du cabinet avec le Notaire, et s'arrêtant un instant vers la porte, à droite.*

Merci, mon cher monsieur. Il est donc reconnu Que George garde encore un joli revenu?

LE NOTAIRE.

Tout le bien maternel: dix mille écus¹⁾ de rente.

MERCIER.

Je comptais sur le triple; enfin, je m'en contente.

On peut, à la rigueur²⁾, vivre avec ce qu'il a,

Et je ne suis pas homme à rompre pour cela.

— Ce que je mets, monsieur, plus haut que la
richesse,

C'est la bonne conduite et la délicatesse.

LE NOTAIRE.

Vous avez bien raison.

MERCIER.

J'ai gagné quelques biens,

monsieur, loyalement, par d'honnêtes moyens.

Aussi, suis-je estimé dans l'état que j'exerce;

Je fus déjà, deux fois, monsieur, juge au com-
merce.

LE NOTAIRE.

est un choix glorieux pour vous.

MERCIER.

Ma légion³⁾

nommé rapporteur⁴⁾, puis chef de bataillon;

par une faveur peut-être un peu trop grande,

la croix d'officier⁵⁾, sans en faire demande.

¹⁾ zu, Thaler, zu 3 Franken gerechnet. ²⁾ streng genommen.
³⁾ von der Nationalgarde. ⁴⁾ Berichterstatter. Officier rap-
porteur bei den Militärgerichten die Untersuchung führende
⁵⁾ das Offizierkreuz der Ehrenlegion.

LE NOTAIRE.

Nul n'en était plus digne, à coup sûr.

MERCIER.

C'est pourqu

Je veux avoir un gendre honnête comme moi ;
 Et si le pur honneur ne réglait sa conduite,
 Ce serait un motif de rompre, tout de suite.

LE NOTAIRE.

On ne pouvait choisir mieux que vous l'avez fait
 Et vous devez, monsieur, être fort satisfait.

MERCIER.

(Montrant ses filles.)

Mais, oui. Ne parlons pas devant ces demoiselles
 Je m'en vais, de ce pas, les ramener chez elles
 Et puis je reviendrai pour causer du contrat.

LE NOTAIRE.

Bien.

MERCIER.

Dans une heure ou deux.

LE NOTAIRE.

C'est comme il vous pl
*(George entre dans la salle d'attente, et s'o
 étonné.)*

Scène V.

LES MÊMES, GEORGE.

LUCILE.

Monsieur George !

GEORGE, *saluant.*

Quoi ! vous !

LUCILE, *faisant la révérence.*

Nous.

GEORGE.

J'ai peine à comprendre...

LUCILE, *souriant*.

« plaideuses, monsieur.

GEORGE.

J'étais loin de m'attendre...

MERCIER, *venant vers George*.

« jour, mon jeune ami. Restez - vous quelque
temps ?

GEORGE, *montrant le Notaire*.

« ais à consulter sur des points importants...

MERCIER.

« t fort bien. Consultez. Excellente habitude.
« e vous retrouverai, peut-être, dans l'étude.
« revoir, George.

(Il lui serre la main.)

LUCILE, *saluant George*.

« Adieu, monsieur George.

(George salue. Monsieur Mercier sort avec ses filles.)

Scène VI.

GEORGE, LE NOTAIRE.

*Notaire approche un fauteuil, et fait signe à
George de s'asseoir.)*

GEORGE, *s'asseyant*.

Merci,

« monsieur. — Votre billet me mande¹) et me voici.

LE NOTAIRE.

« t pour une assemblée où vous devez paraître.
« -vous bien au fait de ce qu'il faut connaître ?

GEORGE.

« mon Dieu, non; fort peu.

(effellen.)

L'HONNEUR ET L'ARGENT.

Et vous négligez trop vos affaires.
LE NOTAIRE.
Mais c'est un très-grand tort.
GEORGE.
D'accord.

Mais mon père avait mis en vous sa confiance.
LE NOTAIRE.

Oui, monsieur.

Il est mort, quand j'étais hors de France;
Je ne recevais point de lettre, et je n'appris
Ce malheur imprévu qu'en rentrant à Paris.

C'était un galant homme¹⁾, et cette mort m'afflige.
LE NOTAIRE.

Quant aux comptes nombreux qu'un héritage exige,
J'étais trop à mon deuil pour y pouvoir songer,
Et vous voulûtes bien, monsieur, vous en charger.
— Mais, je le reconnais, ces soins sont nécessaires;
Veuillez donc m'exposer l'état de mes affaires.

Monsieur, c'est à regret que je vous répondrai;
Mais sans doute à ceci vous êtes préparé.
LE NOTAIRE.
(George s'incline)

Votre père, chargé de vastes entreprises,
S'est vu paralysé²⁾ par nos dernières crises.
En vain il a lutté; les révolutions
Ont fait, entre ses mains, périr ses actions;
Les capitaux craintifs ont déserté ses mines;
L'acquéreur méfiant manqua à ses usines³⁾
Un péril l'entraînait dans des perils plus gra
Brel, il a tout perdu, — plus, six cent mille fr

Ces six cent mille francs sont dus à juste
GEORGE.

1) Ehrenmann. 2) gelähmt. 3) Süttenwert.

LE NOTAIRE.

Oui ; j'ai vérifié moi-même ce chapitre ;
Et, comme vous savez, j'attends les créanciers,
Qui viendront tout à l'heure, armés de leurs dos-
siers¹⁾.

GEORGE.

Je verrai ces messieurs.

LE NOTAIRE.

Les choses sont intactes,
Et vous avez encor le choix entre deux actes :
— Vous pouvez accepter, ou renoncer.

GEORGE.

Fort bien.

— Si je renonce ?

LE NOTAIRE.

Alors, vous ne devez plus rien,
Et garderez pour vous les biens de votre mère.

GEORGE.

Et comment paiera-t-on les dettes de mon père ?

LE NOTAIRE.

On ne les paiera pas.

GEORGE.

Donc, pour s'être fié
A l'honneur de mon père, on sera spolié²⁾ !

LE NOTAIRE.

Que voulez-vous ! Tant pis pour qui n'y prend pas
garde !
Avant que de prêter, il faut qu'on y regarde.

GEORGE.

Et nos lois ont permis que le nom paternel
Fût souillé par un fils d'un opprobre³⁾ éternel !

LE NOTAIRE.

C'est un malheur, sans doute.

1) Document. 2) berauben. 3) Schimpf.

L'HONNEUR ET L'ARGENT.

Qui souffre un mauvais acte, est une loi ma
 GEORGE. Alors, la loi fra

LE NOTAIRE.
 Vous pouvez accepter, monsieur; mais l'
 Se charge, en acceptant, du passif tout
 Et six cent mille francs, payés pour vot
 Absorberont, tout net, la dot de votre
 Vous serez, d'un seul coup, un homme
 --- Cela vaut examen.

GEORGE.
 C'est tout exami

J'accepte.

LE NOTAIRE.
 Bien! ce mot vous conquiert
 Dieu garde que j'arrête un élan¹⁾ n
 Pourtant je vous engage à peser m
 Les graves résultats d'un premier
 — Il ne vous restera plus rien.

GEORGE. Si

LE NOTAIRE.
 Nous ne sauverons pas un denie

GEORGE.
 En ce cas, je vivrai du travail
 Et mes pinceaux, monsieur, se

LE NOTAIRE.
 Je ne mets point du tout vot
 Mais il est malaisé²⁾ de se fr
 Il faut se signaler entre mil
 Et l'on n'acquiert un nom q

1) Aufwallung. 2) Broderwerb.

Encor que de¹⁾ dégoûts et de déconvenues²⁾!
Les plus forts voient souvent leurs œuvres mécon-
nues;

Prud'hon et Géricault ont eu ce même sort
De n'être appréciés, tous deux, qu'après leur mort.
Notez que je vous nomme ici deux hommes rares,
Doués de qualités dont nos temps sont avarés;
Que si nous descendons au rang inférieur,
Il n'est pas d'humble état qui n'eût été meilleur:
C'est là qu'est la misère, urgente, impitoyable,
Dont vous n'avez jamais vu le spectre effroyable.
— Prenez garde, monsieur; au luxe accoutumé,
Contre la pauvreté vous êtes désarmé,
Et l'assaut des besoins vous sera bien plus rude
Qu'aux hommes aguerris³⁾ par la vieille habitude.

GEORGE.

Je comprends tout cela, monsieur; mais j'ai la foi.
Les longs travaux n'ont rien de rebutant⁴⁾ pour
moi.

Quant aux privations qu'il faut que je supporte,
Je suis, pour tout souffrir, d'une trempe assez
forte.

LE NOTAIRE.

Il suffit. — Pardonnez, si je suis indiscret,
Et ne veuillez y voir qu'un profond intérêt.

(George s'incline.)

Vous êtes sur le point de vous marier? Celle
Dont vous avez fait choix est jeune, riche et belle;
Bref, elle vous convient!

GEORGE.

Non! C'est mal s'exprimer!
J'en suis épris; je l'aime autant qu'on peut aimer:
Je la trouve adorable, et mon unique envie
Est de lui consacrer tous les jours de ma vie;

1) wie viele. 2) Unannehmlichkeit. 3) abgehärtet. 4) abtörend.

Je n'imagine pas de bonheur plus complet:
 Tout me déplaît loin d'elle, et près d'elle me plaît.
 J'abandonne gaîment ce que le sort m'enlève,
 Si, me prenant mes biens, il me laisse mon rêve,
 Et mes travaux obscurs, mais par elle applaudis,
 De mon pauvre atelier feront un paradis.

LE NOTAIRE.

Sans doute, si sa main dépendait d'elle-même;
 Mais au père appartient l'autorité suprême.
 Les pères, qui sont faits au rebours¹⁾ des amants,
 Prisent fort les écus, et fort peu les romans.
 Je crains pour votre amour une mésaventure,
 Et qu'un si noble trait n'amène une rupture.

GEORGE.

Quoi, monsieur! je serais repoussé, pour avoir
 Fait en homme d'honneur, et rempli mon devoir!

LE NOTAIRE.

C'est possible.

GEORGE.

Tandis qu'un père de famille,
 Si j'étais un coquin, me confirait sa fille!

LE NOTAIRE.

Oh! le mot est trop dur: ce que permet la loi...

GEORGE.

Et que dirait de moi celle que j'aime! Et moi,
 De quel air l'aborder! De quel front intrépide,
 Soutiendrais-je le poids de son regard limpide²⁾!
 Comment offrir un nom dont elle rougirait!
 Quel amour demander à son mépris secret!
 — J'aime mieux, mille fois, de mon devoir victime,
 Perdre ma fiancée et garder son estime.

LE NOTAIRE.

*Après l'avoir perdue, un pire ennui pour vous
 Ce sera de la voir au bras d'un autre époux*

1) umgekehrt wie... 2) hell, rein.

GEORGE.

otre époux!

LE NOTAIRE.

Mais, oui. Quoi! cela vous étonne?
lez-vous contraindre à n'épouser personne?

GEORGE.

onnais, monsieur, et réponds de sa foi.

LE NOTAIRE.

eux; mais le père imposera sa loi.

GEORGE.

me me dites-vous!

LE NOTAIRE.

La vérité.

GEORGE.

N'importe!

eur parle, et sa voix doit être la plus forte.
cepte.

LE NOTAIRE.

Est-ce vraiment votre dernier mot?

GEORGE.

Oui.

TAIRE, *s'approchant, et lui prenant la main.*

n! c'est d'un cœur noble, et j'en suis réjoui.
t vous signaler le péril où vous êtes;
vous avez raison d'agir comme vous faites.
ue soit le destin qui vous est réservé,
iurez droit d'aller partout, le front levé;
fais peu de cas¹) du fils qui délibère,
il faut acquitter les dettes de son père.

LE CLERC, *entre, au Notaire.*

ur, les créanciers sont arrivés.

rig aâten.

LE NOTAIRE.

C'es

Faites entrer ici; dites-leur que je vien.

*(A George.)**(Le clerc rentre à l'étr)*Suivez-moi; nous allons vérifier le compte
Et voir quelle est la somme où chaque dette*(Il conduit George dans son cabi)**Again*

Scène VII.

LES CRÉANCIERS, *introduits par le Clerc.*
eux est un VIEUX MONSIEUR, vêtu d'ancienne mode, avec une douillette¹⁾ par-dessus ses habits; il donne le bras à une VIEILLE FEMME qu'il conduit vers un fauteuil, et s'assoit d'elle.

PREMIER CRÉANCIER.

Je perds cinq mille francs, dont j'ai bien cent
grets!

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Et moi, cinquante mille.

PREMIER CRÉANCIER.

Outre les intérêts.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Cinquante mille francs, monsieur!

PREMIER CRÉANCIER, *avec indifférence*
C'est une s*(Vivement.)*Je m'étais laissé prendre à ses airs d'honorable
homme!

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Le fait est qu'il avait des domaines princiers.

PREMIER CRÉANCIER.

Vingt maisons!

1) waltirter Rod.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Dix châteaux!

TROISIÈME CRÉANCIER.

Pièges¹⁾ à créanciers!

PREMIER CRÉANCIER.

Il est un intrigant.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Un fripon, somme toute²⁾.

n'avez pas d'argent! n'empruntez pas.

PREMIER CRÉANCIER.

Sans doute!

TROISIÈME CRÉANCIER.

Savez-vous que le fils nous paiera?

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Mon Dieu! non.

Il est plus à son or qu'à l'honneur de son nom.

QUATRIÈME CRÉANCIER.

C'est affreux!

TROISIÈME CRÉANCIER.

Le monde est une triste chose!

LE VIEUX MONSIEUR, *assis*.

Les révolutions, monsieur, en sont la cause.

Le respect est nié; chacun raisonne d'après soi;

il y a plus de respect; on a perdu la foi;

les usages anciens sont traités de sornettes³⁾;

il vient que les gens n'acquittent plus leurs dettes.

PREMIER CRÉANCIER.

Ils plaideront.

TOUS.

Oui! oui!

anstrich. 2) mit einem Wort. 3) Pöffe.

LA VIEILLE FILLE, *assise à côté du monsieur*
Je les trouve plai

LE MONSIEUR.

Hein? — Je suis un peu sourd; c'est un eff
ans.

LA FILLE, *élevant la voix*.

Je dis qu'ils sont plaisants de gémir¹⁾ de la
Devant moi, qui perdrai la somme la plus

LE MONSIEUR.

Combien?

LA FILLE.

Cent mille écus.

LE MONSIEUR.

Bah!

LA FILLE.

Ma dot.

LE MONSIEUR.

Votr

LA FILLE.

Eh! oui. Que voyez-vous d'étrange dans c

LE MONSIEUR.

Oh! rien. Pardonnez-moi.

LA FILLE.

Vous me trouvez c

N'est-ce pas, à ne plus songer au maria

LE MONSIEUR.

Mais, non.

LA FILLE, *se levant*.

Bon! bon! riez à votre aise:

Raillerie, et j'avoue, entre nous, quara

— Vous vous étonnerez, me sachant c

Que l'exécution en soit si retardée:

Que voulez-vous! La dot ne vint pas

Car les choses jamais n'arrivent quai

1) stöhnen.

Jeune, vous m'avez vue assez fraîche et gentille;
 Mais la dot était mince, aussi je restai fille.
 Comme tous mes trésors étaient mes seuls appas,
 L'amoureux abondait, mais l'épouseur, non pas.
 Plus tard survint la dot; mais c'était bien la
 peine!
 Quand j'eus cent mille écus, j'avais la quaran-
 taine¹⁾.

LE MONSIEUR.

Un bel âge!

LA FILLE.

Flatteur!

LE MONSIEUR.

D'ailleurs, cent mille écus!

LA FILLE.

Oui, cela compensait quelques printemps de plus:
 Mais ce dernier espoir m'échappe tout-à-l'heure.
 Fille j'ai vécu, fille il faudra que je meure!

LE MONSIEUR.

Que n'ai-je cinquante ans, mort Dieu! Vous me
 verriez
 Mettre mon cœur, madame, et ma main à vos
 pieds.

Scène VIII.

LES MÊMES, LE NOTAIRE, GEORGE.

LE NOTAIRE, *montrant George.*

Messieurs, c'est l'héritier, et vous allez entendre
 Les résolutions qu'il a cru devoir prendre.

PREMIER CRÉANCIER.

Chut!

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Écoutez!

1) ungefähr vierzig Jahre.

GEORGE.

Messieurs, j'accepte.

TOUS LES CRÉANCIERS.

Bien! très-bien!

Bravo!

GEORGE.

Je vous réponds que vous ne perdrez rien.

LE MONSIEUR, à demi-voix, applaudissant légèrement.

Bravo!

GEORGE.

Vous montrerez vos titres de créance¹⁾;

(*En désignant le Notaire.*)

Et monsieur vous paiera le tout à l'échéance²⁾.

PREMIER CRÉANCIER.

Ma foi! c'est d'un grand cœur.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Et c'est d'un fils pieux.

PREMIER CRÉANCIER.

C'est superbe. Caton n'aurait pas agi mieux.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

C'est digne des beaux temps de la Grèce et d'
Rome.

QUATRIÈME CRÉANCIER.

Ah! le brave garçon!

LA FILLE.

Ah! l'excellent jeune homme!

PREMIER CRÉANCIER, s'approchant de George
Monsieur, permettez-moi de vous serrer la main

(*Il lui saisit la main droite; le deuxième Créancier
saisit la main gauche, et tous les créanciers
disputent à qui serrera les mains de George.*)

1) Schuldschein. 2) beim Verfall.

LE MONSIEUR.

Ce trait me raccommode¹⁾ avec le genre humain.

LA FILLE, à part.

Je me sens tout émue, — et voilà, sur mon âme,
Un mari dont serait orgueilleuse une femme!

PREMIER CRÉANCIER, à George.

Si vous avez besoin d'un ami qui soit chaud...

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Si c'est jamais ma bourse ou mon nom qu'il vous
faut...

PREMIER CRÉANCIER.

Comptez sur moi, monsieur!

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Faites-moi cette grâce,
Monsieur, de n'employer aucun autre à ma place!

GEORGE.

Messieurs, en vous payant, je fais ce que je doi,
Et cela ne vaut pas tout ce qu'on dit de moi.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

On ne peut trop louer un trait si grandiose.

PREMIER CRÉANCIER, montrant le Notaire.

Ainsi donc, c'est monsieur qui me paiera la chose?

GEORGE.

Oui.

PREMIER CRÉANCIER, timidement.

Le terme est échu.

GEORGE.

Présentez-vous ce soir.

PREMIER CRÉANCIER, avec explosion²⁾.

dieu, noble jeune homme!

1) auföhnen. 2) mit leidenschaftlichem Tone.

LA FILLE, *saluant gracieusement.*

Adieu, monsieur.

GEORGE.

Bons

(*Les Créanciers sortent avec des gestes d'admiration.*)

Scène IX.

GEORGE, LE NOTAIRE.

GEORGE, *les regardant sortir.*

Quels transports! quelle joie!

LE NOTAIRE.

Oui: la reconnaissance

Trop froide en vieillissant, est chaude à sa naissance.

GEORGE.

Ils se mettraient au feu¹⁾ pour me remercier.

LE NOTAIRE.

Ne vous y fiez pas. — Voici monsieur Mercier

Mercier

Scène X.

LES MÊMES, MONSIEUR MERCIER.

MERCIER.

Bonjour, mon jeune ami; bonjour, mon

notaire,

Avons-nous terminé cette petite affaire?

GEORGE.

Oui, monsieur.

MERCIER.

Bon. Alors nous causerons

¹⁾ durchs Feuer laufen.

GEORGE, *ayant Mercier à sa droite, le Notaire à sa gauche.*

Monsieur, je dois vous faire, avant tout, un aveu. Hier, dans un entretien, dont le sujet m'enflamme, Vous demandiez quels biens j'offrirais à ma femme. Le passé me trompait, et m'a fait vous tromper; Mais mon illusion vient de se dissiper; Et quoique tous mes vœux soient pour cette alliance,

Je ne puis abuser de votre confiance.

— Dussé-je d'un refus avoir le cœur percé,
Il faut que vous sachiez que mon père...

MERCIER.

Je sais.

Ses spéculations ont été malheureuses;
L'actif est absorbé par des dettes nombreuses;
Mais la dot maternelle est intacte, et je tien
Qu'elle peut décentement fournir à l'entretien.

GEORGE.

Mais, monsieur...

MERCIER.

J'ai pris soin de donner à ma fille
Des goûts simples, l'amour de la vie en famille.

GEORGE.

Monsieur...

MERCIER.

Je suis ravi de montrer, au surplus,
Que ce n'est pas l'argent que j'estime le plus,
Et qu'à mon sentiment la valeur de la somme
Est peu de chose, auprès de la valeur de l'homme.
La richesse est souvent un effet du bonheur;
Mais on ne doit qu'à soi d'être un homme d'honneur.

Les qualités du cœur sont tout dans un ménage,
Et l'on est assez riche avec cet apanage¹⁾.

GEORGE, *avec joie.*

Alors, monsieur...

MERCIER.

Jamais je n'eusse consenti,
Quelque brillant d'ailleurs eût été le parti,
Si l'éclat de l'honneur, à quoi seul je m'attache,
M'eût paru s'obscurcir de l'ombre d'une tâche;

(Continuant quoique George veuille parler.)

Et s'il eût fallu prendre un jeune homme estimé,
Mais dépourvu de biens, ou riche et mal famé,
Mon choix eût été prompt, et vous pouvez com-

prendre

Quel est celui des deux que j'aurais pris pour
gendre.

GEORGE, *avec chaleur.*

Monsieur, je suis charmé de vos façons de voir,
Et de tels sentiments me donnent grand espoir.
L'honneur étant aussi ce que je considère,
J'ai promis de payer les dettes de mon père.

MERCIER.

Hein ?

GEORGE.

Je craignais, d'abord, perdant tout ce que j'ai,
Que votre bon vouloir ne s'en trouvât changé;
Mais je vois à présent que ma crainte était vaine,
Et que l'acte opposé vous eût fait de la pleine.

MERCIER.

Ah! mon Dieu! — Ce n'est pas par contrat so-
lennel?

GEORGE.

J'ai promis.

1) Cinnahme.

MERCIER.

Malheureux! Et le bien maternel?

GEORGE.

Dévoré tout entier par le paiement des dettes.

MERCIER.

Tout entier!

GEORGE.

Tout entier.

MERCIER.

Imprudent que vous êtes!

GEORGE.

N'était-ce pas loyal, et me blâmez-vous?

MERCIER.

Non.

GEORGE.

Fallait-il imprimer une tache à mon nom?

MERCIER.

Il fallait... il fallait... On ne va pas si vite,
Que diable! On prend conseil, et l'on agit ensuite.

(Allant vers le Notaire.)

Six cent mille francs!

LE NOTAIRE.

Mais, s'il n'avait fait ainsi,
L'éclat de son honneur en serait obscurci.

MERCIER.

Un demi-million!

LE NOTAIRE.

Bah! qu'importe la somme!
C'est peu de chose auprès de la valeur de l'homme.

MERCIER.

L'un ne nuit pas à l'autre.

LE NOTAIRE.

Et, si j'ai bien compris,
Les qualités du cœur ont pour vous plus de prix.

L'HONNEUR ET L'ARGENT.

MERCIER.

doute; mais...

LE NOTAIRE.

Le trait n'est-il pas honorable?

MERCIER, *brusquement*.

est avec ces traits-là que l'on meurt misérable.

LE NOTAIRE.

Voulez-vous qu'il fraudât¹⁾ les créanciers?

MERCIER.

Non pas.

LE NOTAIRE.

N'auriez-vous pas agi de même en pareil cas?

MERCIER.

Possible.

GEORGE.

Est-ce un motif qui doit m'interdire
Un espoir qui d'abord a paru vous sourire?

MERCIER.

Je n'ai pas dit cela.

GEORGE.

M'est-il encor permis
De songer au bonheur que je m'étais promis?

MERCIER.

Monsieur, votre recherche et m'honore et me flatte:
Mais marier ma fille est chose délicate.
On doit fort réfléchir sur ce grave sujet.

LE NOTAIRE.

Eh! monsieur, vous étiez tantôt beaucoup plus n
Croirai-je que l'honneur ne vous plaît qu
maxime,
Et qu'au fond l'argent seul à toute votre esti

1) *hintergehen, übervorteilen.*

MERCIER.

Croyez si bon vous semble¹): on sait mes sentiments,
Et je suis au-dessus de vos faux jugements.

(Montrant George.)

Ce que monsieur a fait me semble fort honnête
Et ce n'est nullement ce motif qui m'arrête.
Peut-être aurais-je droit de paraître offensé
Que de mon humble avis on se soit dispensé;
Mais je l'eusse donné sans doute tout semblable,
Et cet acte à monsieur me rend plus favorable.

LE NOTAIRE.

Alors, rien ne s'oppose au contrat, Dieu merci!

MERCIER.

Monsieur, permettez-moi d'être juge en ceci.
Je ne refuse point, ni n'accorde ma fille;
Je connais mes devoirs de père de famille,
Et veux l'interroger d'abord avec douceur;
Car je ne prétends point violenter²) son cœur.

GEORGE.

C'est fort juste, monsieur, et je ne veux moi-même
Que de son libre choix la personne que j'aime.

MERCIER, à *George*.

Puis ma fille est bien jeune. Au surplus, nous
verrons.

GEORGE.

Mais comment dois-je...

MERCIER *affectueusement*.

Adieu. Nous en reparlerons.

(Au Notaire, sèchement.)

Serviteur.

(Il sort.)

1) wenn es Ihnen gut dünkt. 2) zwingen.

Scène XI.

GEORGE, LE NOTAIRE.

GEORGE.

Oh!

LE NOTAIRE.

Eh bien?

GEORGE.

Qu'en dites-vous?

LE NOTAIRE.

C'est louche¹⁾.GEORGE, *se laissant tomber sur une chaise.*

O mon Dieu!

LE NOTAIRE.

Pauvre enfant! son désespoir me touche.

(Allant à George et lui posant la main sur l'épaule.)

Ne vous désolez pas ainsi, rien n'est perdu.

Et peut-être, après tout, ai-je mal entendu.

Il ne refuse pas, à vrai dire, il hésite.

(George paraît reprendre espérance.)

— Sortons, nous dresserons notre plan de conduite.

1) die Sache ist faul.

ACTE TROISIÈME.

Un salon chez monsieur Mercier.

Scène I.

RODOLPHE, MERCIER.

(Ils entrent en continuant une conversation.)

RODOLPHE.

Vous souvient-il des nuits où nous montions la
 Et comme on les passait d'une façon gaillarde¹⁾ ?

MERCIER.

Je ne m'en souviens pas.

RODOLPHE.

Ces temps sont déjà loin.
 Nous soupâmes souvent au cabaret du coin;
 On riait, on buvait, on chantait après boire.
 Vous chantiez Béranger.

MERCIER.

Je n'en ai pas mémoire.

RODOLPHE.

Et comme vous chantiez ! Quelle voix de Stentor²⁾ !
 Aussi nous vous avons nommé sergent-major.
 Ah ! vous aviez bon air sous l'habit militaire.
 Vous étiez philosophe, et goûtiez fort Voltaire.

MERCIER.

Monsieur, ces souvenirs remontent à quinze ans,
 Et vous m'excuserez s'ils me sont peu présents.

1) lustig. 2) Name eines Ortes, der an der Belagerung von Eroja Theil nahm und sich durch eine außerordentlich starke Stimme auszeichnete.

Je suis un homme d'ordre, et la philosophie
Est un mot dangereux et dont je me défie.

RODOLPHE.

Ah! ah! c'est différent. Alors, n'en parlons plus!
Ce n'est pas là le point qui me touche, au surplus.
Je voudrais, cher monsieur, avoir une réponse!
Faut-il que George espère, ou faut-il qu'il renonce?

MERCIER.

Je fais un cas très-grand, monsieur, de votre ami,
Et ne l'éconduis pas sans en avoir gémi.
Mais j'ai d'autres desseins sur ma fille.

RODOLPHE.

Pourtant, à ses désirs vous n'étiez pas contraire.
Naguère¹⁾,

MERCIER.

Il est vrai.

RODOLPHE.

Je ne peux supposer qu'aujourd'hui
Son noble procédé vous tourne contre lui.

MERCIER.

Loin de là. J'en conçus une estime si vive,
Que je dus réprimer cette ardeur excessive.
Contre l'enthousiasme appelant ma raison,
Je me dis que l'amour n'avait qu'une raison;
Qu'à la paix du ménage importe le bien-être,
Et que l'on doit songer aux enfants qui vont
naître.

C'est rabaisser²⁾ l'hymen au niveau d'un plaisir,
Que d'en faire le but d'un amoureux désir;
Ce saint engagement sur le devoir repose;
L'intérêt des enfants est la première chose,
Et leur donner le jour, sans assurer leur sort,

1) vor kurzem. 2) erniedrigen.

Est un acte égoïste et que je blâme fort.
Je crois à votre ami, monsieur, l'âme trop haute,
Pour qu'il veuille commettre une semblable faute.

RODOLPHE.

Je n'ai garde, monsieur, d'entamer¹⁾ un débat;
Mais voilà bien des gens voués au célibat.

MERCIER.

Tant pis.

RODOLPHE.

Quoi qu'il en soit, vous n'avez rien à craindre,
Car vos petits-enfants ne seront pas à plaindre.

MERCIER.

Oh! je ne suis pas riche au point que vous croyez;
Mes fermages²⁾, monsieur, me sont très-mal payés.
Et puis, pour peu qu'il ait quelque noblesse d'âme,
Un homme ne veut pas devoir tout à sa femme;
Il est humilié de ce rôle à l'envers³⁾;
Son embarras secret éclate en mots amers:
Et dans un intérêt, que je crois réciproque⁴⁾,
J'épargne à votre ami cet état équivoque.

RODOLPHE.

Il vous est obligé, monsieur, d'un soin si grand.

MERCIER.

Enfin, j'ai, depuis peu, fait un choix différent.

RODOLPHE.

Ah!

MERCIER.

Et monsieur Richard, je veux bien vous l'ap-
prendre,
Est celui que j'agré⁵⁾ et qui sera mon gendre.

RODOLPHE.

Monsieur Richard, banquier?

1) anfangen. 2) Pachtgeld. 3) verkehrte Rolle. 4) gegenseitig.
5) günstig aufnehmen.

MERCIER.

Lui-même.

RODOLPHE.

L'on prétend

Que son père a failli trois fois.

MERCIER.

On en dit tant!

RODOLPHE.

De là vient sa fortune.

MERCIER.

Il ne m'importe guère;

Le fils est innocent des fautes de son père.

RODOLPHE.

Pourtant il en profite. Êtes-vous bien instruit?
Sur sa propre conduite il court un méchant bruit.

MERCIER.

Envie et calomnie!

RODOLPHE.

Et vers cet hyménée

Votre fille, monsieur, paraît-elle inclinée?

MERCIER.

Une fille, élevée en de bons sentiments,
Où son père le veut, met ses attachements.

RODOLPHE.

Mais connaît-elle bien monsieur Richard?

MERCIER.

De reste¹⁾...

Ils se sont déjà vus deux ou trois fois.

RODOLPHE.

La peste²⁾

Déjà deux ou trois fois! A tout cela répond-
Et votre fille, oui da, doit le connaître à for
Deux ou trois fois! C'est plus que le temp
cessaire

1) hinreichend, mehr als genug. 2) der Taufend!

r se lier d'abord d'une estime sincère,
 ir un nœud plus doux à ce nœud succéder,
 voir si les penchants se pourront accorder,
 s'assurer enfin de cette sympathie
 laquelle il n'est point d'union assortie.
 e, en l'éternité d'un tel engagement
 aut bien se garder d'entrer légèrement;
 s quand on s'est rendu deux ou trois fois visite
 uffit; l'on n'a plus qu'à se marier vite.

MERCIER.

n'inquiète peu si vous raillez ou non,
 sieur; je suis l'usage, et l'usage est fort bon.

RODOLPHE.

bien! permettez-moi, monsieur, de vous le dire,
 age est si mauvais, qu'il n'en est pas de pire.
 suis trop irrité de tout ce que j'entends,
 ma foi! je ne puis me taire plus longtemps.
 i! vous parlez toujours, messieurs, de la fa-
 mille,

lans tous vos discours la moralité brille;
 vous voit foudroyer¹⁾ ces pauvres amoureux:
 côte du mari vous êtes tous contre eux;
 r un propos galant, votre pudeur austère
 arouche²⁾ aussitôt et crie à l'adultère,
 vous poussez alors d'effroyables clameurs
 la corruption des esprits et des mœurs;
 s comment traitez-vous cette union sacrée?
 quels soins prévoyants est-elle préparée?
 yez-vous seulement à consulter les goûts
 ette enfant à qui vous donnez un époux?
 t cependant le point important, il me semble,
 doit se convenir³⁾, quand on doit vivre en-
 semble,

our aimer un homme, et pour n'aimer que lui,
 lieberſchmettern. 2) erſchrecken. 3) zufammen raffen.

Il faut premièrement l'épouser sans ennui
 Enfin, l'on ne saurait en pareille matière,
 Trop songer qu'il y va de l'existence entière
 Qu'arrive-t-il pourtant? Qu'ayant si bien
 De ce contrat si saint vous faites un marché
 Et vous prenez un gendre, après une renonciation
 Non pour les qualités, mais pour l'argent
 montre.

MERCIER.

Mais, monsieur!

RODOLPHE.

N'est-ce pas ainsi, de point en point
 George aime votre fille, et ne lui déplaît point
 C'est un homme d'honneur, et ce qu'il veut
 faire

En est assurément une preuve assez claire
 Ce beau trait cependant, parce qu'il l'approuve
 Loin de le rehausser²⁾, le perd dans votre
 Et vous lui préférez quelqu'un, de moeurs
 teuses,

Et dont le patrimoine a des sources honteuses
 Je sais qu'un fils est pur du tort de ses parents
 Mais voyez des deux parts les actes différens
 L'un, qui peut rester riche, accepte la mise
 De plein gré³⁾, par respect pour le nom
 père;

L'autre tire profit, sans en être troublé,
 D'une triple faillite et d'un argent volé.
 Ce n'est pas tout: telle est votre ardeur pour
 homme,

Qu'il faut que, sur-le-champ, l'affaire se consomme
 Et que, sans rechercher au cœur de votre fille
 Si le premier amour n'est pas encor vivant

1) Widerwillen. 2) höher stellen. 3) aus freien Stücken

Si ses vœux ne sont pas pour l'un plus que pour
 l'autre,
 En place de son choix vous imposez le vôtre,
 Et jetez votre fille en d'éternels liens,
 Brusquement, au hasard, après deux entretiens.
 Ne vous étonnez plus, morbleu! des fruits que porte
 Une sotte union, qu'on bâcle¹⁾ de la sorte;
 La nature, messieurs, est plus forte que vous;
 Les femmes ont un cœur tout aussi bien que nous,
 Et le besoin d'aimer, qui tient aux lois suprêmes,
 S'y révolte, et triomphe en dépit d'elles-mêmes²⁾.

MERCIER.

Monsieur!

RODOLPHE.

Et s'il survient de fâcheux accidents,
 N'en accusez que vous, ô pères imprudents!
 Car ces torts, pour lesquels vous êtes implacables,
 Vous en êtes les vrais et les premiers coupables,
 J'ai dit.

MERCIER.

C'est bien heureux!

RODOLPHE.

Et je m'en vais.

MERCIER.

Bonsoir.

RODOLPHE.

Je sais de vos desseins ce qu'il fallait savoir,
 Et vais tuer en George un reste d'espérance,
 Dont il ne peut tirer qu'angoisse et que souffrance.

Scène II.

MERCIER, *seul*.

Ce monsieur-là n'est point moral dans ses propos.
 C'est un socialiste.

1) zusammenzufügen. 2) wider ihren eigenen Willen.

Scène III.

MERCIER, LAURE, LUCILE.

MERCIER.

Ah! l'on vient à propos.

(A Laure.)

Entrez. J'ai quelque chose à vous dire, ma fill
 Allez-vous habiller, et faites-vous gentille.
 Nous avons à dîner monsieur Richard.

LUCILE, *avec ennui.*

Ah! Die

MERCIER, *à Laure.*

Tâchez d'être agréable et de causer un peu,
 Laure. Quand il est là, vous n'ouvrez pas
 bouche,
 Et vous vous remuez tout autant qu'une souche

LAURE.

Eh! je ne trouve rien à dire.

MERCIER.

Il faut chercher.

Il doit vous croire bête, à ne vous rien cacher

LUCILE, *assise derrière Mercier et Laure qui
 sont debout.*

Pour lui, je le crois tel, par la raison contrain
 L'une devrait parler; l'autre devrait se taire.

MERCIER.

Paix!

LAURE.

Je ne peux paraître autre que je ne suis,
 Mon père: pour parler je fais ce que je puis;
 Mais l'inspiration m'a si mal secondée,
 Qu'il ne m'est pas encor venu la moindre idée

1) Sloß. 2) um es grade heraus zu sagen.

MERCIER.

Avec George pourtant vous babilliez sans fin.

LAURE.

Oui. Cela se faisait tout seul et sans dessein.

LUCILE.

C'est qu'à des gens d'esprit on répond de soi-même,

Et que répondre aux sots est un travail extrême.

MERCIER, à *Lucile*.

Silence! l'on n'a pas besoin de vos avis.

Laure, écoutez-moi bien; je sais ce que je dis,

Et vous devez avoir en moi la confiance

Qu'il faut que la jeunesse ait dans l'expérience.

C'est à votre bonheur surtout qu'on doit penser;

Mais je sais mieux que vous, ma fille, où le placer,

Et comme, en pareil cas, la raison se consulte,

Et non l'emportement des cœurs et leur tumulte¹⁾,

Un père, qui raisonne, est meilleur conseiller

Qu'un cœur de dix-neuf ans, prompt à s'émerveiller²⁾.

George a des qualités, par des vices ternies³⁾;

Il est léger, et voit mauvaises compagnies!

LAURE.

Mais, mon père...

MERCIER.

Je trouve en lui plus d'un défaut:

Enfin ce n'est point là le mari qu'il vous faut.

Ces dehors, par lesquels les filles sont séduites,

Sont de peu de valeur pour ceux qui voient les suites,

Et, quand du choix qu'on fait dépend tout l'avenir,

C'est un fonds plus solide à quoi l'on doit tenir.

1) ungestüm. 2) in Bewunderung gerathen. 3) verdunkelt.

16 L'HONNEUR ET L'ARGENT.

LAURE, *d'un ton suppliant.*

Pourtant...

MERCIER.

Monsieur Richard a ce mérite énorme.
S'il n'a pas le brillant¹⁾ qui ne tient qu'à la forme,
Il est très-bien pourvu du côté sérieux;
En un mot, c'est l'époux qui vous convient le
mieux.

LAURE, *avec abattement.*

Hélas!

MERCIER.

Je ne suis pas un père sans entrailles²⁾
Et, d'ailleurs les couvents ont perdu leurs murail-
les;

(d'un ton patelin³⁾)

Mais si vous respectez un peu mes cheveux gris,
Si mes droits paternels ont pour vous quelque prix,
Vous tiendrez, mon enfant, compte de ma prière.
Et vous réjouirez la fin de ma carrière.
Adieu.

(Il la baise sur le front et sort.)

Scène IV.

LAURE, LUCILE.

*(Lucile se lève, regarde si Mercier est sorti, et
vient vers sa sœur.)*

LUCILE.

Tu n'aimes plus ce pauvre George?

LAURE.

LUCILE.

Tu l'aimes, et tu peux l'abandonner ainsi!

1) *äußerer Glanz.* 2) *herzlos.* 3) *schmeicheln*

ne faire?

LAURE.

LUCILE.

Oh! si j'aimais, et si j'étais aimée,
 moi! je résisterais même à la force armée:
 et si l'on me voulait marier comme toi,
 je répondrais: Non, non. Battez-moi! tuez-moi!

LAURE.

Mais comment résister quand un père nous prie!

LUCILE.

Est-ce toi, chère sœur, ou lui qui se marie?

LAURE.

Moi.

LUCILE.

Qui doit être heureux ou malheureux, selon
 que ton futur mari sera mauvais ou bon?

Moi.

LAURE.

LUCILE.

Puisque ton bonheur tient au choix qu'il faut
 faire,
 c'est à toi de choisir. Voilà toute l'affaire.

LAURE.

Moi! veux-tu qu'au mépris de l'ordre naturel,
 on dispose de soi, sans l'aveu paternel!

LUCILE.

Oh! non, je ne veux pas qu'on ait cette licence.
 Je sais qu'un père a droit à notre obéissance;
 on ne peut, malgré lui, se choisir un époux;
 mais il ne nous doit pas marier malgré nous.
 Ou je resterai fille, ou bien, ne lui déplaise¹⁾,
 j'entends que ce soit moi qui choisisse à mon aise.

LAURE.

Il faut bien écouter les conseils de celui
 que Dieu nous a donné pour guide et pour appui.

^{1) mit seiner gültigen Erlaubniß.}

LUCILE.

Sans doute; la raison du père de famille
Est le meilleur gardien qu'ait une jeune fille;
Il faut de ses conseils faire le plus grand cas¹⁾.
Mais pourtant ils n'ont pas le pouvoir qu'ils n'ont
pas.

On te dirait cent fois que Richard est aimable,
L'en aimerais-tu mieux?

LAURE.

Ce n'est pas présumable²⁾.

LUCILE.

Crois-tu qu'on doive aimer son mari?

LAURE.

Sûrement.

LUCILE.

Eh bien! on n'aime pas par-un commandement.
Prière, ordre, conseils, n'y peuvent rien, personne
Ne sait pourquoi le cœur se refuse ou se donne,
Et tu voudrais³⁾ aimer, contre son bon plaisir,
Que tu ne pourrais pas, toi-même, y réussir.
Ah! vois-tu, les parents ont appris la sagesse,
Mais oublié l'amour, fête de la jeunesse;
Ils ont aimé jadis⁴⁾, et ne comprennent plus
Que l'on ait, à son tour, les penchants qu'ils ont
eus.

Dieu nous a fait un cœur cependant; je suppose
Que, s'il nous l'a donné, c'est bien pour quelque
chose:

En est-il un plus doux, plus innocent emploi,
Que l'amour dans l'hymen, le roman dans la loi!
Et n'est-ce pas enfin la félicité pure,
Que le devoir conforme au vœu de la nature?

1) den größten Werth legen. 2) wahrscheinlich. 3) und wenn
Du auch wolltest. 4) vor alter Zeit.

LAURE.

On se repent parfois, à la fin du roman,
Et le mari paraît tout autre que l'amant.

LUCILE.

Dût-on souffrir ensuite, on est digne d'envie,
On a connu, du moins, les beaux jours de la vie.
Mais je crois, chère sœur, qu'on se repent bien
plus

Des froides unions d'où l'amour est exclus.
Si c'est par la froideur, déjà, que l'on débute,
Jusqu'à l'antipathie on va de chute en chute.
Quand on est marié, le naturel secret,
Au bout d'un an, dit-on, s'échappe et reparaît:
Chacun à ses défauts librement s'abandonne,
Et, moins on s'est aimé, moins on se les pardonne.
Puisque le mariage est pesant quelquefois,
Il faut donc que l'amour en allège¹⁾ le poids.
Et que l'on puisse, en cas de mésintelligence,
S'aider d'un souvenir qui pousse à l'indulgence.

LAURE.

L'amour est une ivresse, un désordre insensé.

LUCILE.

Oui, s'il est criminel, ou s'il est mal placé.
Mais, quoi! George t'aimait dans un but légitime;
Sa conduite est fort belle, et lui vaut ton estime;
C'est ton père, après tout qui te l'a présenté,
C'est lui qui t'engagea dans cette intimité.
Eh bien! tu suis la pente²⁾ où son choix t'a guidée,
Est-ce ta faute à toi, s'il a changé d'idée?
Dame³⁾! le cœur n'est pas comme un réchaud⁴⁾,
qu'on peut
Échauffer, refroidir, rallumer comme on veut.

1) erleichtern. 2) Neigung. 3) sicherlich. 4) Bärrnesfanne.

LAURE.

Ah! ces réflexions ont beau¹⁾ paraître justes,
Les volontés d'un père ont des droits plus au-
gustes²⁾.

LUCILE.

De sorte que, n'ayant rien à lui refuser,
S'il t'offrait Barbe-Bleue³⁾, il faudrait l'épouser?

LAURE.

C'est l'auteur de mes jours; je les lui sacrifie.

LUCILE.

C'est donc pour ton malheur qu'il t'a donné la
vie?

LAURE.

Je dois, si je le peux, réjouir ses vieux ans.

LUCILE.

Peut-il mettre sa joie à flétrir ton printemps?

LAURE.

Enfin je le connais; je le sais inflexible.
L'émouvoir par mes pleurs n'est pas chose pos-
sible;

Il n'abandonne pas ce qu'il a résolu,
Et son ton suppliant cache un ordre absolu.
Ce seraient tous les jours des disputes nouvelles;
Partout retentirait le bruit de nos querelles;
Je ne saurais braver cet éclat indécemment⁴⁾;
Je préfère souffrir, tout en obéissant;
C'est, d'ailleurs, le devoir d'une fille soumise,
Et la rébellion n'est en nul cas permise.

LUCILE.

Ah! tu n'aimais pas George.

LAURE.

Hélas! si; je l'aima
Tendrement; et je l'aime encor plus que jamais

1) vergeben. 2) ehrwürdig. 3) Ritter Blaubart, der 7
Weiber tödtete. 4) ungebührlich.

naçant à lui, je me fais violence,
 bien dévoré) des larmes en silence. —
 it heureux! qu'il trouve un cœur digne
 de lui!

le seul espoir qui me reste aujourd'hui.

LUCILE.

eu! tu fais bouillir tout mon sang dans
 mes veines,
 aurais pas, moi, des vertus si sereines.
 on sieur George.

Scène V.

LES MÊMES, GEORGE.

LAURE.

Ah! ciel!

GEORGE.

Que m'a-t-on dit, grand Dieu!
 us vous mariez, vous! et de votre aveu!
 votre père seul en conçut la pensée;
 us, n'est-il pas vrai? vous l'avez repoussée;
 avez pas payé de cet indigne prix
 r si confiant, si tendrement épris;
 ns cet art cruel vous n'êtes pas instruite,
 rager l'amour pour le trahir ensuite.
 ur véritable a dû vous émouvoir;
 vous aime, moi; vous l'avez bien pu voir;
 vez bien qu'en vous je ne veux que vous-
 même,
 que ce Richard, c'est votre dot qu'il aime.
 ez! rassurez-moi sur cet affreux hymen;
 oi que jamais il n'aura votre main. —
 répondez pas! — Vous détournez la vue!...

brüden, verschließen.

Parlez, au nom du ciel! — Ce silence me tue. —
Mais c'est donc vrai? Parlez! j'attends à vos
genoux.

LAURE.

De grâce! épargnez¹⁾ - moi. Je souffre plus que
vous.

Que ne puis-je obéir au penchant de mon âme,
Monsieur George! demain je serais votre femme. —
Ce n'est point un mensonge; oh! vous avez raison:
Je n'ai jamais connu l'art de la trahison.
De votre affection fière et reconnaissante,
Je me sentais pour vous une amitié croissante,
Une amitié, qui vient encore de grandir,
Car à celui qu'on aime il est doux d'applaudir.
Vous avez bien agi, George; j'en étais sûre,
Moi; j'avais deviné votre noble nature.

LUCILE.

A la bonne heure²⁾!

GEORGE.

Eh bien?

LUCILE, à *Laure*.

Calme-le tout à fait,
Dis-lui que le Richard n'est point du tout ton fait,
Que tu ne le veux pas, ni rien qui lui ressemble,
Et qu'il peut chercher femme ailleurs, si bon lui
semble.

GEORGE, à *Lucile*.

Bien! bien!

LUCILE, à *Laure*.

(*Passant vers George*)

Eh! voyons donc³⁾! Ferme! les grands moyen

LAURE, avec hésitation.

Mais un père a des droits...

1) *spønen*. 2) *rest* *so!* 3) *nur zu!*

GEORGE.

Eh! n'ai-je pas les miens,
 la jeunesse, l'amour, la nature éternelle,
 qui veut qu'un cœur réponde à l'amour qui l'ap-
 pelle?

Je vous aime; je suis aimé; — vous l'avez dit; —
 pourquoi de plus? Tout s'éteint où l'amour respandit.
 Ah! je pouvais encor vous céder tout à l'heure;
 j'en serais mort, ou bien que faut-il pour qu'on
 meure!

Je n'avais pas alors entendu votre aveu;
 mais l'ayant entendu, non! ah! ne plaise à Dieu!
 Je vous disputerai à la nature entière,
 mais je vous enlèverai plutôt à votre père!
 Adieu!...

LAURE, *retirant sa main.*

Vous m'effrayez! — Je vois bien que j'ai tort,
 mais que mon imprudence excite ce transport¹⁾.
 Tandis que la borne est franchie, il n'est plus de limite,
 la première faute aux fautes nous invite.

LUCILE, *se retirant au fond du théâtre.*

! le raisonnement! Tout est perdu.

GEORGE.

Quoi donc!

LAURE.

Je vous ai parlé, monsieur George, avec plein abandon²⁾;
 c'est vrai, je l'ai dit, et je veux vous le redire,
 vous êtes un grand cœur que j'aime et que j'ad-
 mire.

GEORGE.

-moi, seulement.

LAURE.

Vous nous avez fait voir,
 d'une haute façon, ce que peut le devoir;

1) *ster Ausbruch der Leidenschaft.* 2) *Offenheit.*

Permettez que j'observe aussi sa loi sévère.
— Mon devoir me prescrit d'obéir à mon père.

LUCILE.

Oh! pauvre George!

GEORGE.

Ah! Dieu! — Quoi! véritablement?

LAURE.

Oui. Nous en souffrirons, tous deux, cruellement.
— Moi, surtout.

GEORGE.

Vous surtout! O raillerie insigne!

LAURE.

Mais nous aurons, tous deux, suivi la droite ligne.

GEORGE.

Vous en souffrirez, vous! Non, non, à votre sort
Vous vous résignerez, sans un trop grand effort. —
Oh! ce n'est pas possible! Il en est temps encore;
Ayez pitié de moi, Laure! ma chère Laure!
Je vous aime! Attendez; je pourrai m'enrichir;
Résistez; demandez du temps pour réfléchir...
Pas un mot! Ainsi donc, en fille obéissante,
Vous acceptez l'époux qu'un père vous présente?

LAURE.

C'est mon devoir.

GEORGE.

Fort bien; c'est très-clair, et je voi
Qu'il faut, à tout jamais, vous délivrer de moi.
Oh! les femmes! Voilà ce qu'on en peut attendre!
Voilà ce qu'elles font de l'amour le plus tendre!
Adieu, madame!

LAURE.

Un jour, il nous sera permis
De nous revoir en paix, comme de bons amis.

GEORGE.

Jamais! Adieu, madame.

(Il va pour partir¹), et s'arrête devant Lucile qui le retient.)

LAURE.

Au revoir?

GEORGE.

Au revoir!

Eh quoi! vous daignerez encor me recevoir!

(Revenant.)

J'observerai comment la chaste jeune fille
 S'est changée en épouse et mère de famille,
 Comment sa rougeur plaît au mari triomphant,
 Ou comme elle est touchante, allaitant son enfant!
 Oui, oui, c'est ajouter un charme au mariage,
 Que d'en rendre témoin l'amoureux plein de rage,
 Il est piquant de voir avec quel œil jaloux
 Il convoite²) un bonheur qu'on garde pour l'époux.
 Ah! vraiment? Donnant tout à la foi conjugale
 Vous m'offrirez à moi quelque aumône amicale;
 Je me contenterai de ces miettes³) du cœur;
 Pour l'autre l'abandon⁴), et pour moi la pudeur.
 Non; je n'ai pas, madame, une âme assez sublime
 Pour jouer, comme il faut, ce rôle de victime.
 Non, je ne verrai pas, par l'hymen profané,
 Ce front que j'admiraïs de candeur couronné.

LAURE.

Hélas: votre ton dur, vos lèvres frémissantes
 Me disent que j'entends des paroles blessantes;
 Mais je ne comprends pas ce dont vous m'accusez;
 Je n'ai pas les desseins que vous me supposez:
 Et Dieu sait si j'envie une autre chose au monde

1) er wendet sich zum Gehen. 2) begehren. 3) Brotsamen.
 4) Hingabe.

Que de vous témoigner mon amitié profonde.
Ah! si j'avais le choix! si mon père...

GEORGE.

Eh! mon Dieu!

Laissons là votre père, et finissons ce jeu.
C'est une autorité sous laquelle on s'abrite¹⁾,
Et je sais ce que vaut ce prétexte hypocrite.
On ne peut pas traîner les filles à l'autel,
Et leur faire épouser de force tel ou tel;
Elles ont bien assez d'intelligence, en somme,
Pour savoir dire un non, ne voulant pas d'un
homme,

Et lorsque d'un monsieur impertinent ou laid
Elles font leur mari, c'est que cela leur plaît.

LAURE, *avec amertume.*

Cela leur plaît!

GEORGE.

Pour moi, je vais au fond des choses,
Et m'explique très-bien les effets par les causes.
Si je fus accueilli, si je me trouve exclus,
C'est qu'alors j'étais riche, et je ne le suis plus.

LAURE.

Oh!

GEORGE.

C'est tout naturel, au temps comme le nôtre,
Je n'ai rien; l'autre est riche; on doit préférer
l'autre.

LAURE.

Ah! vous êtes cruel!

LUCILE.

Vous prêtez à ma sœur,
Monsieur, des sentiments qui sont loin de son
cœur.

1) *hinter die man sich zurückzieht.*

LAURE, à *Lucile*.

Lucile, emmène-moi!... j'ai la tête perdue¹⁾.

(*A George, du seuil de la porte, en pleurant.*)

C'est une affliction qui ne m'était pas due,
Monsieur; je vous pardonne, et crois à vos regrets,
Quand vous jugerez mieux de mes sentiments
vrais.

(*Elle sort.*)

LUCILE, *elle s'approche de George immobile.*

Adieu! Je comprends bien quel chagrin est le
vôtre,

Et je vous plains.

(*Elle sort.*)

GEORGE, *toujours immobile.*

Perdue! Elle en épouse un autre!

(*Il reste immobile et silencieux.*)

Scène VI.

GEORGE, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Ah! Ton brusque départ me tenait en souci²⁾;

Mais j'ai bien deviné que tu serais ici.

Viens, suis-moi; ta présence est ici déplacée.

GEORGE.

Ah! ciel! le croiras-tu! Laure! ma fiancée!

On la marie!

RODOLPHE, *le prenant par les bras.*

Allons!

GEORGE.

De son consentement!

Je suis joué³⁾, trahi, renié lâchement.

1) ich verliere den Verstand. 2) machte mir Sorge. 3) betrogen.

RODOLPHE.

N'y pense plus.

GEORGE.

Perfide! hypocrite! infidèle.

RODOLPHE.

Viens! elle ne vaut pas qu'on s'irrite contre elle,
George; et puisqu'à ta place elle accepte un
Richard,

Je ne l'honore pas d'un regret, pour ma part.

GEORGE.

Elle va se donner à l'autre tout entière!

RODOLPHE.

Bah! tu te vengeras de la même manière.

GEORGE.

Et la noce est prochaine! et j'en saurai le jour!
J'en mourrai.

RODOLPHE.

Laisse donc; on ne meurt pas d'amour.

Puis, tu flatterais trop sa fierté féminine.

Diantre! il ne manque pas de femmes, j'imagine.

Elle n'était pas mal, c'est vrai, l'œil langoureux¹⁾;

Mais, moi, je n'aimais pas son parler doucereux.

Un peu... maigre, d'ailleurs. Veux-tu que je t'en
nomme

Vingt qui méritent mieux l'amour d'un galant
homme?

GEORGE.

La déloyale²⁾!

RODOLPHE.

Tiens, j'eusse aimé mieux la sœur;

Elle est vive, piquante, et je lui crois du cœur.

GEORGE.

Que vais-je faire?

1) φμαχτηνδ. 2) τρευλοδ.

RODOLPHE.

Et l'art, qui t'ouvre ses domaines!
 L'art, ce consolateur des misères humaines!
 L'art, cet ami fidèle, et ce constant appui,
 Qui ne trahit pas ceux qui se donnent à lui!
 Les devoirs du ménage embarrassent l'étude;
 Un véritable artiste en fuit la servitude,
 Et libre, travaillant quand il est inspiré,
 Il va, revient, voyage et s'arrête à son gré.
 La gloire est à ce prix.

GEORGE.

Je ne voulais la gloire
 Que pour voir dans ses yeux l'orgueil de ma vic-
 toire.

Que m'importe de plaire à des gens inconnus?
 Pour qui serai-je fier des succès obtenus?
 Qui plaindra mes revers? qui soutiendra mon zèle?
 Ah! si je travaillais, ce n'était que pour elle.

RODOLPHE, *le tirant par le bras.*

Allons! viens donc, enfant!

GEORGE, *suivant Rodolphe, puis s'arrêtant.*

O puissance de l'or!
 Elle serait à moi, si j'étais riche encor!
 Morbleu!

RODOLPHE.

Mon pauvre ami, tu commences à vivre;
 C'est ta première épreuve, et bien d'autres vont
 suivre.
 Arme-toi de courage, athlète¹⁾ généreux!

GEORGE.

Tonnête, je la perds! — Fripon, j'étais heureux!

1) Rämpfer.

ACTE QUATRIÈME.

(Un bal chez le Notaire. Un Salon de jeu qui sert aussi de salle de repos; il est garni de divans par les portes, ouvertes dans le fond et sur le côtés, on voit les salles de bal, animées par de contredanses. On entend la musique.)

Scène I.

LE NOTAIRE, trois personnes avec lui, les même personnes qui étaient chez George, au premier acte. A une table de jeu, à gauche, des joueurs parmi lesquels L'HOMME D'ÉTAT et le quatrième CRÉANCIER.

PREMIER AMI, au Notaire.

Votre bal est charmant.

LE NOTAIRE.

N'est-ce pas?

PREMIER AMI.

Les parures¹
Sont de bon goût; on voit d'adorables figures.

TROISIÈME AMI.

J'ai remarqué surtout, à l'angle du salon,
Deux jeunes femmes.

PREMIER AMI.

Qui?

TROISIÈME AMI.

Je ne sais pas leur nom
Deux sœurs, j'ai cru, du moins, voir une ressem-
blance,

1) Rus.

Quoiqu'on observe en l'une un air de nonchalance¹⁾,
Tandis que l'autre est vive, et, ce qui m'en a plu,
Lance, d'un œil candide, un regard résolu.

LE NOTAIRE.

Je devine.

DEUXIÈME AMI.

L'ainée est aussi fort jolie,
Douce, pâle, des yeux pleins de mélancolie.

LE NOTAIRE.

Elle a déjà connu la souffrance, et je crains
Que l'avenir encor n'accroisse ses chagrins.

DEUXIÈME AMI.

Eh! bon Dieu! pourquoi donc?

LE NOTAIRE.

Elle est mal mariée;
Dans ses affections on l'a contrariée,
Et son père a fait choix pour elle d'un époux,
Lequel est sot, brutal, libertin et jaloux.

DEUXIÈME AMI.

En vérité!

LE NOTAIRE.

Bonsoir. Je vais un peu paraître²⁾.
Amusez-vous!

Scène II.

LES MÊMES, moins LE NOTAIRE.

TROISIÈME AMI, au Premier.

Sais-tu qui j'ai cru reconnaître?

— George.

PREMIER AMI.

Que devient-il? Que fait-il?

1) Sichgehentlassen. 2) ich will mich etwas zeigen.

DEUXIÈME AMI.

Je ne l'ai rencontré qu'une fois, l'an passé. Je ne sai;

PREMIER AMI.

On le dit ruiné.

DEUXIÈME AMI.

C'est vrai. Le pauvre diable
S'est mis dans un état tout-à-fait pitoyable.

PREMIER AMI.

Comment cela?

DEUXIÈME AMI.

Que sais-je? Il s'est conduit... fort bien;
On parle d'un... beau trait. En somme, il n'a plus
rien.

PREMIER AMI.

Et comment donc vit-il?

DEUXIÈME AMI.

Diable, si je m'en doute!
Il barbouillait jadis quelque méchante croûte¹⁾...

PREMIER AMI.

Parbleu! je m'en souviens de reste²⁾; quel ennui!
Il fallait voir cela, quand on dînait chez lui.

DEUXIÈME AMI.

Eh bien? il a, dit-on, essayé de les vendre;
Mais, baste³⁾, aucun marchand n'aura voulu les
prendre.

TROISIÈME AMI.

Je le crois certes bien; pauvre George! Entre nous,
C'est les payer trop cher que d'en donner vingt
sous.

DEUXIÈME AMI, *apercevant George.*

Eh! mais! c'est lui! Sortons! car les gens sans
ressource

Sont toujours dangereux à l'endroit de la bourse.

1) schlechte Gemälde, Substanz. 2) mehr als zu viel. 3) ja wohl!

PREMIER AMI, *s'arrêtant avant de sortir, pour regarder George.*

Diantre! le pantalon date de l'an passé;
L'habit noir est étroit, et fut souvent brossé.

Scène III.

(Les Joueurs, à la table de jeu, GEORGE, vêtu d'un habit boutonné jusqu'au menton.)

(Il s'avance, à droite, sur le devant de la scène, et tire de sa poche une lettre qu'il relit.)

„Mon cher George, quoique vous viviez maintenant en solitaire, ne manquez pas de venir à mon bal; je le donne exprès pour vous; voyez-y un rendez-vous d'affaires, plutôt qu'une soirée mondaine. J'ai imaginé ce moyen de rassembler tous ceux dont vous attendez quelque chose, et que vous ne pouvez pas rencontrer chez eux. D'ailleurs, j'ai à vous parler moi-même.

P. S. Je sais que la vue de madame Richard vous est pénible; mais je n'ai pu me dispenser de l'inviter. Tâchez de surmonter cette répugnance.“

Madame Richard! Oui, c'est ainsi qu'on la nomme. Ce n'est plus Laure, c'est la femme de cet homme. O lâche que je suis! Pourquoi suis-je venu?

La crainte de la voir ne m'a pas retenu,
Et peut-être en mon cœur rougirais-je de lire
Que l'aspect qui m'effraie est celui qui m'attire!
(Il s'assoit à droite, près d'une table de jeu inoccupée.)

Elle est là, toujours belle! Ah! l'éclat de son teint
Par un fléau¹⁾ vengeur puisse-t-il être éteint!

1) Gefäß.

Elle est là, reine au sein d'une cour qui l'admire
Parmi des jeunes gens qui briguent¹⁾ son sourire
Des jeunes gens vêtus à la mode du jour;

(Regardant son habit.)

Tandis que moi, morbleu! mon habit est trop
court.

Sans doute elle triomphe à me voir lamentable
Un amant ainsi fait n'est pas bien regrettable²⁾
Oh!

*(Il se lève, en frappant du pied. L'homme d'État
qui a fini de jouer et s'arrête au sortir, se re-
tourne au bruit, et regarde George.)*

GEORGE, *s'approchant de l'homme d'État.*
Bonjour, monsieur.

L'HOMME D'ÉTAT.

Eh! quel bonheur imprévu
George! Voilà longtemps qu'on ne vous avait vu

GEORGE.

Je vis loin du monde.

L'HOMME D'ÉTAT.

Oui; l'on m'a dit votre histoire;
Si je m'en souviens bien, elle est à votre gloire

GEORGE.

Je suis allé chez vous, mais sans être reçu.

L'HOMME D'ÉTAT.

Ah! que je suis fâché de ne pas l'avoir su!
Puis-je vous être bon, mon cher, à quelque chose!

GEORGE.

Oui, c'est même sur vous que mon espoir repose.

L'HOMME D'ÉTAT, *d'un air distrait, et remettant ses
gants.*

Il se pourrait?

1) sich bewerben. 2) schmer zu vergessen.

GEORGE.

Jadis, vous m'aviez proposé
Certaines fonctions qu'alors je refusai;
Mais la façon de voir change avec la fortune,
Et votre offre, à présent, serait fort opportune.

L'HOMME D'ÉTAT.

Eh! mon cher, il fallait venir plus tôt à moi.
Tout le monde aujourd'hui veut avoir un emploi.
Dès qu'un poste est vacant, tant de gens le de-
mandent,
Que les mieux appuyés depuis longtemps atten-
dent.

GEORGE.

C'est-à-dire, monsieur, qu'il n'y faut plus penser?

L'HOMME D'ÉTAT, *froidement.*

Plus tard, nous tâcherons. Nous pourrons vous
placer.

Nous verrons, en dehors de la voie ordinaire,
A vous faire, d'emblée¹⁾, expéditionnaire²⁾.

GEORGE.

Expéditionnaire!

L'HOMME D'ÉTAT.

On vous avancera.

Je vois souvent Raymond, qui vous protégera.

GEORGE.

Raymond!

L'HOMME D'ÉTAT.

Tous les huit jours, nous dînons l'un chez l'autre.
Nul n'a su mieux comprendre un temps comme le
nôtre;

Il a vu, tout d'abord, que la rigidité³⁾
N'aboutissait à rien qu'à la mendicité.

1) rasch, ohne weiteres. 2) ausfertiger Secretair. 3) Strenge.

Comme il n'a pas l'orgueil de conduire les hommes,

Il suit docilement le courant où nous sommes,
 Et soumis, sans murmure, au jugement de tous
 Règle sur le public son esprit et ses goûts;
 Au temps de l'anarchie, il fut socialiste;
 Mais il est aujourd'hui dévot et royaliste,
 Et fonde une pieuse association
 Pour l'établissement de l'inquisition.
 Du reste, bon convive, assidu près des dames,
 Sans nuire à ses plaisirs, il prend soin de nos
 âmes.

Ce n'est pas un niais¹⁾ qui se pose en Romain²⁾
 C'est un homme d'esprit, qui fera son chemin.

GEORGE, *à part.*

Les choses, ici-bas, changent d'étrange sorte!
 C'est lui qui, maintenant, me mettrait à la porte

L'HOMME D'ÉTAT, *s'apprêtant à sortir.*

Il peut beaucoup; je veux vous présenter à lui.

GEORGE, *sèchement.*

Merci, monsieur.

L'HOMME D'ÉTAT.

Bonsoir; comptez sur mon appui
(Il sort.)

GEORGE, *seul.*

Je vois s'évanouir mes ressources suprêmes.
 Quel changement! pourquoi? mes titres sont les
 mêmes,

Je vaudrais ce qu'autrefois je valais; et pourtant
 Nul poste alors pour moi n'était trop important
 Ah! c'est qu'alors, n'eussé-je été qu'un imbécile
 Ayant assez d'écus, j'étais assez habile,
 Et j'aurais tout l'esprit qu'un homme peut avoir

1) *Binsel.* 2) *der die Haltung eines Römers annimmt.*

Que, n'ayant plus d'argent, je n'ai plus de savoir.
(Il va s'accouder¹⁾ sur la cheminée, à gauche.)
 Et Raymond en crédit, Raymond une puissance!

Scène IV.

C'est la fin d'une contredanse. On voit passer plusieurs personnes, hommes et dames. Entrent les Créanciers causant entr'eux. Quelques-uns s'assoient sur le divan et sur des fauteuils, à droite, d'autres restent debout, formant un groupe.

GEORGE, LES CRÉANCIERS.

GEORGE, *apercevant les Créanciers.*
 Essayons, à présent, de la reconnaissance.

PREMIER CRÉANCIER.

Bel hôtel!

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Des salons splendides!

TROISIÈME CRÉANCIER.

Seigneur Dieu!
 L'éclairage du bal n'a pas dû coûter peu.
(Le quatrième Créancier, qui était à la table de jeu, à gauche, se lève; le troisième Créancier vient vers lui, en le saluant. Tous deux restent à gauche, tandis que les autres vont à droite.)

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Du prix de cette fête on aurait une terre.

LE MONSIEUR, *assis à côté du deuxième Créancier.*
 Ce luxe ne sied pas chez un simple notaire.
 Les bourgeois, au vieux temps n'avaient pas ce travers²⁾

1) auf den Ellenbogen stützen. 2) Verkehrtheit.

De donner de grands bals, comme des ducs et
pairs,
Les rangs étaient gardés; on voyait d'habitude
Le marchand au comptoir, le notaire à l'étude,
Et chacun, conformant ses goûts à son état,
Laisait aux grands seigneurs le luxe et l'apparat¹⁾.

Les révolutions ont tout mis en déroute²⁾,
Et de là vient, monsieur, que l'on fait banqueroute.

GEORGE, *se rapprochant.*

Tous se lèvent. On le salue.

Bonjour, messieurs. Eh bien? Vous n'avez rien
perdu?

PREMIER CRÉANCIER.

Non, non. On m'a payé tout ce qui m'était dû.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Tout à l'heure, monsieur, nous en parlions encore,
Et nous disions combien ce trait-là vous honore.

GEORGE.

Je vois avec plaisir que vous n'oubliez pas.

PREMIER CRÉANCIER.

Vous n'avez point, monsieur, affaire à des ingrats.

GEORGE.

Puisque vous me montrez une amitié si grande,
Je n'hésite donc plus à faire ma demande.

(On se range en demi-cercle autour de lui.)

Dans les biens de mon père est un nouveau moulin,
Qu'il avait inventé pour du papier sans fin;
On va vendre à bas prix cette usine inactive,
Qu'un bras laborieux rendrait fort productive.
Si vingt-cinq mille francs pouvaient m'être prêtés
Par vous, chacun prêtant selon ses facultés,

1) Brunf. 2) gerüttet.

J'achèterais l'usine, et, foi de galant homme!
 Je vous rembourserais en deux ans cette somme.
 (*Silence. Un des Créanciers s'esquive'*) doucement.

*Les autres sont retenus par la présence de George
 qui se trouve entre eux et la porte. Le Mon-
 sieur va s'asseoir. Au premier Créancier.)*

En toute occasion, je peux, vous m'avez dit,
 User de votre bourse ou de votre crédit.

PREMIER CRÉANCIER.

Sans doute, cher monsieur, et vous ne sauriez
 croire

Combien je vous sais gré d'avoir tant de mémoire.
 Mais ne vouliez-vous pas cultiver les beaux-arts,
 Peindre, animer la toile, exposer aux regards...

GEORGE.

J'envisageais ce but; mais je n'y puis atteindre,
 Et n'ai pas le talent qu'il faut pour oser peindre.

PREMIER CRÉANCIER.

Vous ne vous rendez pas justice.

GEORGE.

Mon Dieu! si.

Les marchands de tableaux me jugent bien ainsi.

PREMIER CRÉANCIER.

Ce sont des ânes.

GEORGE.

Non. L'intérêt est bon juge;
 Je les crois, et je cherche un plus humble refuge.
 Le métier qu'on fait bien est toujours le meilleur,
 Bon papetier vaut mieux que mauvais barbouilleur.

PREMIER CRÉANCIER, avec feu.

Vous avez tort, monsieur; c'est une félonie²⁾

Que de se dérober à la voix du génie.

Je suis artiste, moi; j'adore les tableaux;

Les vôtres, que j'ai vus, me paraissent fort beaux.

1) fisch forttscheitgen. 2) Grevel.

Oh! les beaux-arts! Laisser une illustre mémoire!
 Suivez, suivez la voie où vous attend la gloire,
 Et je suis sûr qu'un jour vous me remercierez
 De ce conseil d'ami, que vous apprécierez.

(Il lui serre la main, et s'en va.)

GEORGE.

(Au troisième Créancier.)

Fort bien. Et vous, monsieur?

TROISIÈME CRÉANCIER.

Je connais cette usine,
 Soit acquisition, monsieur! C'est la ruine.
 Vous y mangeriez tout, et nous ne devons pas
 Vous fournir les moyens d'être en ce mauvais cas.
 Pour tout autre projet je tiens ma bourse prête;
 Car votre intérêt seul en ce moment m'arrête.

(Il salue George, et s'en va.)

GEORGE.

Bien obligé.

QUATRIÈME CRÉANCIER.

Fi donc! le ladre¹⁾ s'est enfui.

(A George.)

C'est honteux! Si j'étais aussi riche que lui,
 Vous verriez.

GEORGE, à part.

Est-ce assez de refus que j'affronte?
 Suis-je rassasié de dévorer ma honte²⁾?

(Allant vers le groupe des Créanciers encore présents.)

Va, mendiant! poursuis l'épreuve jusqu'au bout.
 Le pauvre n'a pas droit d'écouter son dégoût.

(Au deuxième Créancier, qui se dispose à sortir avec les autres.)

Ce serait, disiez-vous, vous faire un tort extrême,
 Si j'employais jamais un autre que vous-même.

1) Anufer. 2) habe ich meine Ehre jetzt genug geschluckt!

DEUXIÈME CRÉANCIER, *avec désolation.*

Sot que je suis! Combien je dois me repentir!
Je manque cet honneur, pour avoir fait bâtir¹⁾.
J'ai, moi-même, besoin d'emprunter; -- impossible!
Les temps sont si mauvais!

CINQUIÈME CRÉANCIER.

Ah!

SIXIÈME CRÉANCIER.

Ah!

SEPTIÈME CRÉANCIER.

Ah!

DEUXIÈME CRÉANCIER.

C'est terrible!

Voilà ce que l'on gagne à bâtir des maisons!
*(Frappant de petits coups avec le revers de la
main sur le bras de George.)*

Vous n' imaginez pas ce qu'on donne aux maçons.
On a beau calculer et régler la dépense,
Toujours les déboursés²⁾ vont plus loin qu'on ne
pense.

Puis, l'entretien! On est dévoré par les frais.

(Solennellement.)

Voulez-vous un conseil? Ne bâtissez jamais.
*(Il sort. Tout le monde sort, à l'exception du
vieux monsieur qui est assis.)*

LE MONSIEUR, *se levant et s'approchant de George,
à qui il présente la main.*

Écoutez; vous avez mon estime, jeune homme.

GEORGE.

Quoi! monsieur, vous voulez m'avancer cette
somme?

LE MONSIEUR.

Hein? Je suis un peu sourd; c'est un effet des ans.

1) well ich gebant habe. 2) Auslage.

GEORGE.

Est-ce pour vous moquer?

LE MONSIEUR.

Si; quelquefois j'entends
Bonsoir. Continuez d'être un jeune homme hon-
nête;

On est fort, lorsqu'on a la conscience nette.

(*Il sort.*)

GEORGE.

Et les poches aussi. Bien! Riez-vous de moi,
Faquins¹⁾! Je fus bien sot de vous payer, ma foi
Cependant il faut vivre; oui, mais comment? qu'
faire?

Je ne vois nul moyen de me tirer d'affaire.

J'ai cru la chose aisée, et j'étais un de ceux

Pour qui les indigents sont tous des paresseux.

On ne meurt pas de faim, disais-je; je soupçonnais

Que j'en pourrais mourir sans émouvoir personne

(*Entre le capitaliste qui a vu sortir les créanciers.*)

Scène V.

GEORGE, LE CAPITALISTE.

LE CAPITALISTE.

Bonjour, mon jeune ami; que diantre! faisiez-vous
Avec ces usuriers, boursiers et grippe-sous²⁾?

GEORGE.

Je voulais emprunter, étant certain de rendre.

LE CAPITALISTE, *riant.*

Ah! ah! c'est la candeur de l'âge le plus tendre

Vous croyez que l'on prête ainsi, sans sûreté,

Sur le talent d'un homme ou sur sa probité?

*On ne prête, mon cher, étant hors du collège
Que sur bonne hypothèque ou sur bon pr-*

1) *Schurte.* 2) *Wfennigfuchser.*

Que ne m'avez-vous cru! Vous n'en seriez pas là;
Vous tiendriez la dot, et ce qu'on tient, on l'a,
Enfin, si mes conseils vous trouvent plus docile,
Je prétends vous tirer de ce pas difficile.
Avez-vous eu recours à tous les créanciers?

GEORGE.

Oui. Ne me parlez plus de ces êtres grossiers.

LE CAPITALISTE.

Rappelez-vous donc bien la liste tout entière.
Vous oubliez quelqu'un.

GEORGE.

Et qui?

LE CAPITALISTE.

La créancière.

GEORGE.

Une femme! Emprunter d'une femme! Fi donc!
Je n'accepterais pas.

LE CAPITALISTE.

Un emprunt; mais un don?

GEORGE.

Encor moins!

LE CAPITALISTE.

Si le don de la main l'accompagne?
On peut tout accepter d'une tendre compagne.

GEORGE.

Vous rêvez.

LE CAPITALISTE.

Point du tout! O fortuné vainqueur!
Votre noble action a su toucher son cœur;
De vous elle raffole¹⁾, et, d'un nœud légitime,
Vous pouvez enchaîner votre douce victime.

GEORGE.

Elle a cinquante ans.

1) bernarrt sein.

LE CAPITALISTE.

Non, quarante-cinq, au plus.
Et je ne les crois pas tout à fait révolus¹⁾.

GEORGE.

Peste!

LE CAPITALISTE.

Qu'est-ce que c'est que dix ou quinze années?
Les femmes et les fleurs sont bien vite fanées²⁾;
L'amour est fugitif, la beauté n'a qu'un temps,
Mais l'argent reste. Elle a cent mille écus comptants.

GEORGE.

Allons donc! Épouser une quinquagénaire!

LE CAPITALISTE.

Neuf lustres³⁾, tout au plus.

GEORGE.

Elle serait ma mère.

LE CAPITALISTE.

Je vous jure, mon cher, qu'elle est encor fort bien.

GEORGE, *s'éloignant.*

Me vendre! quelle honte!

LE CAPITALISTE, *allant à lui.*

Ah! les grands⁴⁾ mots pour rien!
Allez-vous faire encor l'enfant? Et l'indigence
Ne vous a-t-elle pas mûri l'intelligence?

Voyons, depuis longtemps que vous manquez de
tout,

Est-ce que cette vie est fort à votre goût?

GEORGE.

Hum!

LE CAPITALISTE.

Est-ce un grand bonheur d'habiter une chambre
Où l'on étouffe en juin, où l'on gèle en décembre

1) verfloffen, abgelaufen. 2) verwelkt. 3) Rußrum, 3 von fünf Jahren. 4) hochtrabend.

Quand vous rentrez chez vous, êtes-vous bien
 charmé
 De n'avoir pas, l'hiver, un feu tout allumé?
 Ne regrettez-vous pas un domestique honnête,
 Qui, pour vous recevoir, tiendrait la chambre
 prête?

GEORGE.

Peut-être un domestique est utile, en effet.

LE CAPITALISTE.

Vous plaît-il de coucher dans un lit très-mal fait,
 De vivre au restaurant, et d'y faire une orgie¹⁾,
 A vingt-cinq sous par tête, y compris l'eau rouge.

GEORGE, avec indifférence.

Bah!

LE CAPITALISTE.

Vous, dont le costume était si recherché,
 Vous avez l'air d'un clerc d'huissier endimanché²⁾.

GEORGE, avec dépit.

Vous trouvez?

LE CAPITALISTE.

On est mal dans cette humble défroque³⁾,
 Avouez-le.

*(Lui montrant, par la porte du fond, les jeunes
 gens qui passent dans la salle de bal.)*

Gageons que leur luxe vous choque,
 Et que vous envie^z leurs habits élégants.

GEORGE.

Moi, qui n'ai pas diné pour acheter des gants!
(Il va se jeter dans un fauteuil à droite.)

LE CAPITALISTE.

Dame, mon cher! il faut renoncer aux conquêtes;
 Les amoureux rapés⁴⁾ font peu tourner les têtes.
 Les femmes souriaient quand vous passiez tantôt.

1) Gelage. 2) Schreiber eines Gerichtsboten im Sonntagstaat.
 3) abgelegte, gebrauchte Kleider. 4) in abgetragenen Kleidern.

GEORGE.

Morbleu!

LE CAPITALISTE.

L'une disait, en parlant assez haut
Ce pauvre monsieur George, hélas! quelle t
nure!

GEORGE.

Oh! si je le croyais!

LE CAPITALISTE.

C'est la vérité pure.

N'avez-vous pas compris qu'on vous tien
l'écart?

Jadis, lettres, billets pleuvaient de toute part
Depuis le jour qui vit crouler votre fortune,
Trouvez-vous sur ce point que l'on vous im
tune?

GEORGE.

Non. L'on ne m'écrit plus.

LE CAPITALISTE.

Vous plaignez-vous touj
Des nombreux visiteurs qui devoraient vos jot

GEORGE.

Sauf mon ami Rodolphe, il ne vient plus perso

LE CAPITALISTE.

Et l'invitation, est-ce qu'elle foisonne¹⁾?

GEORGE.

Non, non. Je n'en suis pas accablé, j'en convi

LE CAPITALISTE.

Il est ici beaucoup de vos hôtes anciens.
Se sont-ils approchés en vous voyant paraître
Ont-ils eu seulement l'air de vous reconnaître

GEORGE.

Non. J'en ai rencontré plusieurs sur mon che
Et pas un n'est venu me présenter la main.

1) häufig sein.

LE CAPITALISTE.

(Il lui prend la main.)

Je crois bien : un homme, estimable du reste,

(Il lui repousse la main.)

jeint de la misère, est atteint de la peste.

Pas un n'est venu ? Non certes. C'est bien
mieux ;

Je n'ai vu s'enfuir, vus, de mes propres yeux.

GEORGE.

S'enfuir !

LE CAPITALISTE.

Ils avaient peur d'une attaque à leur poche.

GEORGE, se levant, avec colère.

Ces drôles ! plats¹⁾ valets ! s'enfuir à mon ap-
proche !Ils, qui me fatiguaient de visites sans fin,
mangeaient à ma table et qui buvaient mon
vin !Je voudrais ressaisir ma première opulence,
Je voudrais rendre à ces marauds leur ignoble insolence !

LE CAPITALISTE.

Ne vous avoiez-vous pas dit de ne pas
voilà parler ! Épousez promptement.Cinq mille écus, mon cher, c'est un commence-
ment ;Et si vous les placez, et, par mon entremise²⁾,
tant qu'il soit longtemps vous triplerez la mise³⁾.

Et vous serez riche, et vous serez vengé ;

Ils se humilièrent ceux qui vous ont outragé ;

Ils auront des valets, un logis, une table,
des chevaux, des coupés⁴⁾, enfin le confortable.Et vous verrez alors comme tout changera,
comme on vous cherchera, comme on vous saluera.niedrig. 2) Vermittlung. 3) Aufsatz. 4) eleganter, halb-
Fagen.

IV. 1.

7

L'argent, mon cher, l'argent, c'est la seule r
sance,

On a quelque respect encor pour la naissanc
Pour le talent fort peu, point pour la probi
Mais qui sait s'enrichir est vraiment respect
Les hommes sérieux le trouvent estimable,
Les savants érudit¹⁾, et les femmes aimable.
(*Voyant que George écoute avec un air d'ap
bation.*)

Allons! allons! je vois que je vous formerai.
Votre future est là, je vous présenterai.

GEORGE, *avec hésitation.*

Un instant!

LE CAPITALISTE.

Laissez faire; il faut qu'on vous di

GEORGE.

Mais, diantre! cinquante ans!

LE CAPITALISTE.

Quarante-cinq, vous di

GEORGE.

Encore, si ce n'était que quarante!

LE CAPITALISTE.

Ma foi!

C'est tout comme²⁾, elle a l'air aussi jeune que

GEORGE, *soupirant.*

Ah! une vieille fille!

LE CAPITALISTE.

Un garçon sans ressov

GEORGE.

Je serai ridicule.

LE CAPITALISTE.

Et vous aurez la bourse.

1) gefehrt. 2) cinerlet.

Ceux qui riront feraient comme vous, et, d'ailleurs,
Ayez cent mille écus, vous rirez des railleurs.
Veuillez m'attendre ici.

GEORGE, *mollement*¹⁾.

Mais...

LE CAPITALISTE.

Oh! rien ne m'arrête,
Et je vais arranger ce charmant tête-à-tête.

Scène VI.

GEORGE, RODOLPHE.

RODOLPHE, *qui a écouté depuis un instant.*
George!

GEORGE.

Ah! c'est toi.

RODOLPHE.

C'est moi, qui ne te quitte pas.
Je veille sur toi, George, et te suis pas à pas.
Qu'est-ce que c'est, morbleu! (je ne peux pas y
croire),
Que cette vieille fille et cette sottie histoire?

GEORGE.

Depuis quand ce métier d'écouteur assidu?

RODOLPHE.

C'est depuis que tu crains, mon cher, d'être en-
tendu.

A toute heure, autrefois, je pouvais te surprendre,
Étant sûr d'approuver ce que j'allais entendre.
Un jour, je m'en souviens encore mot pour mot,
A ce même banquier, faisant sonner la dot,
„Je ne vends, disais-tu, ni mon corps ni mon âme,
Et ne me marierai que pour aimer ma femme.“

1) traqués.

Ah! tu trouvais alors des accents convaincus;
 Tu n'aurais pas molli¹⁾ devant cent mille écus,
 Le cœur vivait alors, et l'on t'eût bien fait rire
 Si des gens clairvoyants étaient venus te dire
 Qu'il pourrait arriver, certain jour, certain cas
 Où quelques cinquante ans ne t'effrayeraient pas.

GEORGE.

Si j'ai changé d'avis connaissant mieux les hom-
 mes,
 Ne m'en accuse pas, mais le siècle où nous som-
 mes...

RODOLPHE.

Le siècle! Eh! comment?

GEORGE.

Où, ce siècle sans pudeur,
 Ce siècle où la richesse est la seule grandeur,
 Où l'on comble d'égards le fripon qui s'engraisse²⁾,
 Et la probité pauvre est un manque d'adresse.

RODOLPHE.

Ah! ah!

GEORGE.

J'ai fait, je crois, une honnête action;
 Qu'en ai-je retiré?

RODOLPHE.

Ton approbation.

Que diable! est-ce qu'on fait le bien pour un
 salaire?

Il serait trop commode, en ce cas, de bien faire;
 Et, si c'est le profit que l'on a calculé,
 On n'a pas agi bien, on a bien spéculé.

GEORGE.

Mon approbation, morbleu! renouera-t-elle³⁾
 Mon union rompue avec mon infidèle?

1) wanken. 2) sich mästen. 3) wieder aufknüpfen.

RODOLPHE.

Non, mais ayant agi comme il fallait agir,
Tu peux à tes amis te montrer sans rougir.
Je te serre la main, moi, c'est bien quelque chose,
Je ne la serre pas à beaucoup, et pour cause¹⁾.

GEORGE.

Comme pour m'enfoncer plus avant le poignard,
Le sort nous met ici tous les deux en regard:
Moi, pauvre et ridicule; elle, riche et parée,
Sachant bien qu'elle est belle, et qu'elle est ad-
mirée.

RODOLPHE.

Si j'en crois certains bruits, elle songerait moins
A se faire admirer qu'à pleurer sans témoins.

GEORGE.

Quoi! vraiment?

RODOLPHE.

Le Richard est un brutal infâme,
Qui maltraite, dit-on, la pauvre jeune femme.

GEORGE.

J'en suis charmé.

RODOLPHE.

De plus il est grand dépensier;
Il joue un jeu d'enfer! il mène un train princier²⁾;
Il fait courir³⁾; et puis, il faut qu'il entretienne
Des femmes, qui pourtant ne valent pas la sienne.
Le beau-père est crédule et lui prête ses fonds;
Tout cela s'engloutit dans des gouffres profonds;
La faillite est au bout, et ce sera miracle
Si l'an prochain n'amène une grosse débâcle⁴⁾.

GEORGE.

Ah! tant mieux! qu'elle soit misérable! tant mieux!
Puisse-t-elle pleurer tous les pleurs de ses yeux!

1) aus Gründen. 2) er lebt wie ein Fürst. 3) er nimmt Theil
am Wettrennen. 4) Krach.

RODOLPHE.

Venge-toi noblement, et qu'elle soit punie
Par le regret d'avoir méconnu ton génie!
Travaille!

GEORGE.

Ah! mon génie! Oui, parlons-en un
Je me crus animé de ce souffle de Dieu,
Et pour quelques dessins que vantaient mes

vives,

Je suis peintre, disais-je en mes fiertés naï'
Or, ce qu'on admirait d'un air si convaincu
Je n'en puis pas trouver seulement un écu.
Le marchand, vois-tu bien, c'est la pierre

touché¹⁾;

Jamais le compliment n'approcha de sa bou'
Comme l'enthousiasme est son moindre défaut
Quand on sort de chez lui, l'on sait ce que

vaut.

Et l'on mesure alors la distance profonde
Du véritable artiste à l'artiste du monde.

RODOLPHE.

Peut-être, mais, pour moi, qui ne te flattais
Je remarque un progrès, et crois que tu peins
Travaille.

GEORGE.

En attendant, je n'ai plus de ressource
Comment vivre?

RODOLPHE.

Eh! parbleu! n'avons-nous pas ma boutique?

GEORGE.

Je n'emprunterai pas d'aussi pauvre que moi.

RODOLPHE.

Fi! le mot est vilain. Ce que j'ai, c'est à

1) *Problestein.*

GEORGE.

C'est assez pour toi seul, trop peu pour vivre
ensemble.

RODOLPHE.

Puis, tu pourrais donner des leçons, ce me semble.

GEORGE.

Des leçons?

RODOLPHE.

De dessin.

GEORGE.

Chez des particuliers?

RODOLPHE.

Oui, je puis te trouver quelques bons écoliers.

GEORGE.

Des leçons au cachet¹⁾ ainsi qu'un maître d'ar-
mes²⁾!

RODOLPHE.

Eh! mais, je ne vois là rien dont l'honneur s'a-
larme.

GEORGE.

Être salarié! moi! Donner des leçons,
Respectueusement, à de petits garçons;
Préparer les pinceaux des jeunes demoiselles
Dont je corrigerai les chastes³⁾ aquarelles;
Allons donc!

RODOLPHE.

Ah! voilà. Nous aimons les travaux
Qui doivent faire un jour éclater les bravos:
Quant à gagner son pain par un travail sans
gloire,

D'autant moins glorieux, d'autant plus méritoire,
Fi! c'est bon pour les gens médiocres. Mon cher,
Écoute bien ceci: c'est l'orgueil qui te perd.

1) Karte für eine Stunde. 2) Fächmeister. 3) unschuldig.

GEORGE.

Professeur de dessin! Expéditionnaire!
Pourquoi pas portefaix ou commissionnaire¹⁾!

RODOLPHE.

Eh! ma foi, j'en connais qui te valent. Enfin
Il faut prendre un parti, sinon mourir de faim!

GEORGE.

Pourquoi me suis-je mis dans ce cas misérable!

RODOLPHE.

Eh quoi! te repens-tu de ton acte honorable?

GEORGE, *avec éclat.*

Ah! morbleu! si c'était à refaire!

RODOLPHE.

Comment!

GEORGE.

Mon Dieu! j'étalerais ma honte effrontément,
Et je dirais: Messieurs, j'ai fait comme vous
tous:

Honorables faquins, place! je suis des vôtres.
Vous, monsieur, vous n'avez ni principe, ni foi;
Et votre avancement est votre seule loi;
Touchez-là! Vous, monsieur, à la fin de la lutte
Vous flattez la victoire et flétrissez²⁾ la chute
Soyons amis! Salut, ô pieux débauché,
Que le mot effarouche, et non pas le péché!
Salut, ô Turcaret³⁾! salut, ô parasite,
Qui saurais des bons mots que Turcaret débite
Banqueroutiers, valets, libertins, renégats,
Fripçons de toute espèce et de tous les états,
Salut! Nous nous devons un respect réciproque
Nous comprenons l'esprit positif de l'époque;

1) Paßträger oder Dienstmann. 2) beschimpfen. 3) Name einer Person in einem Lustspiele von Le Sage; bezeichnet einen rolungebildeten Mann, der sich in Finanzspeculationen bereichert!

Nous sommes des pieds-plats¹⁾; oui, des marauds,
d'accord;

Mais le monde est à nous, car nous avons de l'or.

RODOLPHE.

Je ne prends ces propos que comme une boutade²⁾;
C'est un signe pourtant que l'esprit est malade;
Et si tu ne prends garde à ces velléités³⁾,
Tu descends le penchant qui mène aux lâchetés.
Songe à Raymond à qui tu refusais ta porte;
Il avait cependant une excuse plus forte.

Il fallait qu'il nourrit sa femme, au lieu que toi,
Tu vis seul, et l'on a toujours assez pour soi.

Ah! j'aurais aujourd'hui beau jeu! mais sois tran-
quille;

Je n'abuserai pas d'un triomphe facile.

Je te veux seulement dire quelques mots francs,
Dictés par l'amitié comme je la comprends.

Tu fis bien de payer les dettes paternelles;

Mais c'était obéir aux règles éternelles,

Tu serais méprisable, ayant autrement fait;

Puis, du premier instinct c'était le prompt effet;

Un sacrifice fier charme une âme hautaine;

La gloire en est présente, et la douleur lointaine.

Je ne méconnais point un acte noble en soi;

Tu fis bien: mais beaucoup auraient fait comme toi.

La vertu, qui n'est pas d'un facile exercice,

C'est la persévérance après le sacrifice:

C'est, quand le premier feu s'est lentement éteint,

La résolution qui survit à l'instinct,

Et, seule devant soi, paisible, refroidie,

Par un monde oublieux n'étant plus applaudie,

A travers les besoins, l'injure et le dégoût,

Modeste et ferme, suit son chemin jusqu'au bout.

1) ganz gemeiner Mensch. 2) wunderlicher Einfall. 3) An-
wandlung.

Voilà mon vrai héros! voilà mon homme rare
 Ce n'est pas celui-là que l'amour-propre égar
 Il ne rougirait pas d'un honnête métier,
 Et croirait plus louable, et même plus altier,
 De vivre dignement de l'art que l'on enseign
 Que d'épouser la dot de quelque vieille duègn

GEORGE.

Rodolphe!

RODOLPHE.

Que veux-tu? C'est ainsi que je vo
 Qui vend son cœur, vendra son honneur et sa
 Et, si tu consommait l'acte où l'on te convie
 Je ne te reverrais, pour ma part, de la vie.

GEORGE.

Libre à toi¹⁾! Ce sera ma dernière leçon.

RODOLPHE.

Que veux-tu dire?

GEORGE.

Ovide a dit, avec raison,
 Heureux, tu compteras des amitiés sans nom
 Mais adieu les amis, si le temps devient somb

RODOLPHE.

Eh quoi! tu peux penser!

GEORGE.

Oh! je ne pense rie
 Mais il est temps, je crois, de clore⁴⁾ l'entret
 Bonsoir; j'ai passé l'âge où l'on nous morigèr
 Et me sens trop nerveux pour subir cette g

1) Donna. 2) das steht dir frei.

3) Donec eris felix, multos numerabis amicos:
 Tempora si fuerint nubila, solus eris.

4) schließen. 5) Schulmeister.

Ovid Trist. I. 9. 5.

Scène VII.

RODOLPHE, *seul.*

L'ingrat! le mauvais cœur! Mais, non, il n'est
 qu'aigri,
 C'est un état fiévreux, qui peut être guéri.
 Et qui donc, parmi ceux qui parlent de courage,
 Eût, sans ployer¹⁾ un peu, souffert le même orage?
 Le malheur, — c'est tout simple, étonne cet en-
 fant;

Mais l'honneur est vivace et sera triomphant.
 Il fallait lui parler comme on parle au malade,
 Le flatter, et chercher le ton qui persuade;
 Sans le lui laisser voir, il fallait le guider,
 Si bien que par lui-même il crût se décider.
 Au lieu de me montrer doux et prudent, que
 fais-je?

Je le sermonne, ainsi qu'un enfant au collège;
 Le sachant ombrageux²⁾, je le blesse d'abord,
 Et semble me complaire à prouver qu'il a tort.
 Ah! c'est moi qui me tiens en estime trop haute!
 L'orgueilleux, c'est moi seul, à moi seul est la
 faute;

Je suis mauvais ami. George a raison. — Ah! ciel!
 Quoi! comment réparer mon langage cruel!

Scène VIII.

LAURE, LUCILE, RODOLPHE.

RODOLPHE, à *Lucile.*

Mademoiselle! Dieu, sans doute, vous envoie,
 Et je n'ai vu personne avec autant de joie.

1) *fich beugen.* 2) *mißtrauisch.*

108 L'HONNEUR ET L'ARGENT.

Je vous sais un bon cœur, et lis dans vos yeux
doux

Que, s'il faut obliger, on peut compter sur vous.

LUCILE, venant sur le devant du théâtre avec
sa sœur.

De quoi donc s'agit-il, monsieur?

RODOLPHE.

Je vous invoque

Pour mon ami, le vôtre, avant certaine époque.
George.

LAURE.

George!

RODOLPHE.

Il est là; vous avez pu le voir.

LAURE.

Il me semble... en effet... j'ai cru l'apercevoir.

LUCILE.

Oh! nous l'avons bien vu. Moi, je lui faisais
signe;

Mais il s'est évadé¹⁾ d'une façon indigne.

RODOLPHE.

Il est triste, inquiet, comme les malheureux.

LAURE.

Lui, malheureux! Hélas!

RODOLPHE.

Le malheur rend peureux.

Il croit qu'en le voyant on rit de sa misère,
Et se dérobe à ceux qui l'ont connu naguère.

LAURE.

Je repousse, monsieur, cette accusation;
Notre seul sentiment est l'admiration,
Car une pauvreté dont la cause est si belle
Doit voir partout les fronts s'incliner devant elle.

1) entweichen.

LUCILE.

Rire de lui, bon Dieu! mais nul n'est son égal!
 Il domine de haut tout ce monde banal¹⁾,
 Et devant lui les fats, que je n'estime guères,
 Me paraissent encor plus sots et plus vulgaires.
 C'est plus qu'un grand artiste, et plus qu'un grand
 seigneur,
 Plus qu'un homme opulent: c'est un homme d'hon-
 neur.

En le voyant passer dans son costume sombre,
 Entre tous ces habits chargés d'ordres sans nom-
 bre,

Il porte, me disais-je, il porte en son esprit
 L'honneur que ses voisins portent sur leur habit.

RODOLPHE.

Si vous le lui disiez d'une façon si vraie,
 Ce serait comme un baume²⁾ épanché sur sa plaie.

LUCILE.

Je le lui dirai bien, si je peux le saisir.

LAURE.

Ah! s'il m'était permis de suivre mon désir,
 Que je lui voudrais dire aussi ce que je pense!

RODOLPHE, *doucement.*

Non, madame, de vous ce serait une offense.

(Laure courbe la tête, avec tristesse. A Lucile.)

Eh bien! alors, venez l'inviter à danser!

LUCILE, *prenant le bras de Rodolphe.*

De grand cœur!

RODOLPHE, *apercevant George.*

Le voilà! — Je vais vous annoncer.

(Il quitte le bras de Lucile, qui se retire avec Laure dans un coin, à droite. Il va au-devant de George.)

1) αὐτάγλιθ. 2) Βαλ(α)μ.

Scène IX.

LES MÊMES, GEORGE.

GEORGE, à *Rodolphe*.

Ami, je viens à toi, mon dernier mot me pèse;

*(Lui tendant la main.)*Tu ne m'en gardes pas rancune¹⁾?RODOLPHE, *lui serrant la main.*

A Dieu ne plais

C'est ma faute d'ailleurs : je suis allé trop loi

Échangeons un pardon, dont chacun a besoin.

— Maintenant (contiens-toi; songe qu'on te r garde);

Voilà Laure et Lucile.

GEORGE, *avec effroi.*

Allons-nous-en.

RODOLPHE, *le retenant.*

Prends gard

On t'a vu; te ne peux t'enfuir comme un manant!

GEORGE.

Que faire!

RODOLPHE.

Approchons-nous, et passe, en t'inclinan

*(George et Rodolphe vont vers Laure et Lucil.**George s'arrête et salue les deux dames, qui l rendent son salut, l'une avec beaucoup de troubl et l'autre avec grâce.)*GEORGE, à *Rodolphe, bas et vivement.*

Viens!

*(Il s'éloigne.)*LUCILE, *quittant sa sœur et barrant²⁾ le passa, à George.*Un instant, monsieur, on ne sort pas si vit
Je suis contrariante, et cherche qui m'évite.

1) Croff. 2) Crobian. 3) verſperren.

RODOLPHE, *bas à Lucile.*

Très-bien!

(Rodolphe s'approche de Laure, et tous deux regardent la scène qui se passe entre Lucile et George.)

GEORGE, à Lucile.

Mademoiselle...

LUCILE.

Oh! je suis sans merci.

Fi, monsieur! que c'est laid de s'évader ainsi!

Mais, cette fois du moins, la retraite est coupée.

— Ça, mon beau prisonnier, rendez-moi votre épée:

(George lui offre son bras. Quittant le bras de George.)

Votre bras. C'est fort bien. Ce n'est pas tout, j'entends

Qu'on m'invite à danser; — oui, monsieur, à l'instant,

(Elle jette un coup d'œil à Rodolphe, qui la remercie d'un signe de tête.)

GEORGE.

C'est une douce loi que mon vainqueur m'impose; Mais...

LUCILE.

Point de mais.

GEORGE.

Veillez...

LUCILE.

Invitez-moi.

Je ne veux qu'une chose,

GEORGE.

Je suis confus de tant d'honneur, Croyez que si j'osais prétendre à ce bonheur...

LUCILE.

Soyez heureux, je cède à votre vive instance.

— Ce sera donc, monsieur, pour la première danse.

GEORGE.

Vous êtes charitable et bonne, je le sai ;
 Vous venez au secours du pauvre délaissé.
 — Merci!

LUCILE, *vivement.*

Vous vous trompez! mon motif est tout aut
 Je suis fière, monsieur, que mon bras soit au vô
(George fait un signe d'incrédulité.)
 Oui, fière. Un honnête homme a droit à mon re
 pect;

On sent que l'on devient meilleur, à son aspe
 Quel que soit le chagrin de perdre ce qu'on ain
 N'est-ce pas qu'aujourd'hui vous agiriez de mêm

GEORGE, *embarrassé.*

Je mérite peu...

LUCILE.

Si.

GEORGE.

Non...

LUCILE.

Je vous dis que si.

Il me faut un héros, et je vous ai choisi.
 Je ne vous permets pas de détruire mon rêve,
 Et d'abdiquer¹⁾ le rang auquel je vous élève.

(On entend la musiqu

-- Vite! on se met en place; allons nous inst
 ler²⁾.

Venez!

*(Elle lui prend le bras et l'emmène, après avoir f
 un signe d'appel à sa sœur.)*

LAURE, *à part.*

Qu'elle est heureuse! elle peut lui parl
(A Rodolphe.)

1) entfangen. 2) in die Reihe stellen.

Dites-lui bien, du moins, l'intérêt qu'il m'inspire,
 Qu'il m'en coûtait beaucoup de ne pas le lui dire,
 Et que c'est la frayeur d'être un objet d'ennui,
 Qui, seule, m'empêchait d'aller auprès de lui.

(Elle prend le bras de Rodolphe et se dispose à sortir : Lucile qui s'est retournée, pour voir si sa sœur la suivait, entre dans la salle du bal. Rodolphe et Laure y entrent derrière elle. Pendant leur sortie, plusieurs groupes traversent le fond de la scène, se dirigeant vers la salle du bal.)

Scène X.

LE CAPITALISTE, *donnant le bras à LA VIEILLE FILLE, se détache de la foule, et entre en scène.*

LE CAPITALISTE.

Entrons ici.

LA FILLE.

Pourquoi?

LE CAPITALISTE.

Pour fuir cette cohue¹);

Autant vaudrait causer au milieu de la rue.

— Là, nous serons en paix...

(Il conduit la Fille vers un fauteuil où elle s'assoit.)

(A part en cherchant des yeux George.)

Où diantre est mon amant?

(A la Fille.)

Et pourrons raisonner, sans nul dérangement.

Pourquoi refusez-vous de croire à ma parole?

LA FILLE.

Pourquoi supposez-vous une chose si folle?

1) Gewüthl.

LE C.

Je ne suppose rien; j
Et je n'ai jamais vu
(A part, après avoir vu)
Il a fui.

L.

Vous cherchez?

LE C.

Moi, non. Je regarde
(A part.)

Le traître! Non, j'ai

LA FILLE, *se levant*

Vous sentez, mon ami
Je ne suis pas encore
Pour prétendre inspirer
— J'estime ce jeune homme
Pour sa bonne action
Et, tenez, je vous verrai
Je voudrais qu'il trou
Je voudrais le voir ri
Et non puni d'avoir s
Au monde où nous viv
Ferme à la pauvreté
S'il ne se lève pas po
Je lui garde un foyer
Je veux bien l'enrichi

LE CA

De mère!

LA

Eh! oui; vo
Ah! si l'on tenait plu
Il trouverait en moi
Je serais indulgente,
Une amie, en un m

— J'étais plus exigeante, en ma jeune saison;
L'âge et l'isolement m'ont mise à la raison.
C'est triste, voyez-vous, de vieillir solitaire,
Sans affection vraie, inutile sur terre;
Plût au ciel que... quelqu'un me permit aujourd'hui

De l'aimer, pour l'aimer, sans rien vouloir de lui!
— Mais, bah! tous ces projets ne sont que badinage¹⁾,

Et l'on n'épouse pas les filles de mon âge.

LE CAPITALISTE.

Je vous répons de George, et j'ai vu, tout d'un coup,

Que mon plan d'alliance était fort de son goût.
Quels chauds remerciements! quelle émotion tendre! —

Ah! que n'étiez-vous là, vous-même, pour l'entendre.

LA FILLE.

Menteur!

LE CAPITALISTE.

Vous verrez bien. Allons de ce côté.

(Il lui donne le bras.)

Mais vous ferez la part de la timidité²⁾.

(Ils rentrent dans la salle du bal. Entre Rodolphe, qui se trouve face à face avec eux; il les salue et se détourne pour les laisser passer.)

Scène XI.

GEORGE, puis RODOLPHE.

RODOLPHE, *les regardant sortir.*

Je crois maintenant George à l'abri de la vieille.

(S'avançant sur le devant de la scène.)

1) Scherz. 2) Sie müssen die Schüchternheit berücksichtigen.

Deux beaux yeux! il n'est pas d'éloquence pareille
 J'aurais eu beau prêcher, tout un jour, pour m
 part,

Jamais je n'eusse fait ce qu'a fait un regard.
 Ah! cette mission est toute féminine,
 De relever le front que le malheur incline.

GEORGE, *entre radieux*¹⁾, à *Rodolphe*.

O mon ami! quels yeux! quel esprit! quel accent
 La beauté! La jeunesse! ô charme tout-puissant
 O reines de ce monde! ô soleil de la vie!
 Quand vous resplendissez, l'âme est épanouie;
 Tout ce qu'on fait de grand éclôt²⁾ à vos clartés
 Nous nous purifions en vos sérénités;
 Et les mauvais instincts, le dégoût, l'ennu
 sombre,

Chassés par vos rayons, rentrent au sein d
 l'ombre,

La jeunesse a paru, mes yeux se sont ouverts;
 J'ai reculé d'effroi devant cinquante hivers.
 Quelle adorable enfant! aussi belle qu'un ange!
 Et bonne! et sachant bien tourner une louange
 De quel aveuglement étais-je donc frappé,
 Que ce charme infini m'ait d'abord échappé!
 — C'en est fait, je renais; je redeviens moi-même
 Amour, honneur, vertu, pardonnez mon blas
 phème³⁾!

Je suis à vous, toujours, et sans condition;
 Je rougis maintenant de ma tentation;
 Je saurai l'expier par un ferme courage;
 J'accepterai gaîment la misère et l'outrage,
 Et, pour bien débiter dans ce sage dessein,
 Demain, je vais donner des leçons de dessin.

(*Rodolphe lui serre la main*)

1) von Glück strahlend. 2) aufblühen. 3) Lästerung.

Scène XII.

LES MÊMES, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, à *George*.

Je vous rencontre enfin; c'est bien temps.

GEORGE.

Ah! notaire!

Vous me voyez joyeux; la joie est salutaire.

LE NOTAIRE.

Oui-da! Vous avez donc séduit les créanciers?

GEORGE.

Non; je les donne au diable, et tous les financiers.

LE NOTAIRE.

Eh bien! moi, j'ai trouvé la somme toute ronde,
Et les choses, je crois, iront le mieux du monde.
Nous allons racheter notre usine, d'abord.

RODOLPHE.

Bon!

LE NOTAIRE.

Puis, nous tâcherons de la mettre en rapport¹⁾.
Nous serons sage²⁾?

GEORGE.

Oh oui! vous verrez dans la suite
Que je ne manque pas d'ardeur ni de conduite³⁾.
Merci, mon cher notaire! Oh! j'aurai du mal-
heur,

Si l'usine en mes mains, ne double de valeur.

1) einträglich machen. 2) vernünftig. 3) richtige Behandlung.

ACTE CINQUIÈME.

Un salon chez Mercier.

Scène I.

MONSIEUR MERCIER, *assis*, LUCILE *est assise à ses pieds*, LAURE, *est debout de l'autre côté.*

Allons, mon père! Allons! Souffrez qu'on vous
exhorte,

Et ne vous laissez pas abattre de la sorte.

MERCIER.

Ah! le gueux! le coquin!

LUCILE.

Ne vous emportez pas.
Vous vous rendrez malade, avec tous ces éclats.

MERCIER.

Tant mieux! Du déshonneur que la mort me dé-
livre!

LAURE.

Si ce n'est pas pour vous, c'est pour nous qu'il
faut vivre.

MERCIER.

L'infâme scélérat!

LAURE.

Mon père, calmez-vous!
Je reconnais ses torts; mais il est mon époux;
Ménagez votre fille; épargnez à sa femme
De l'entendre nommer un scélérat infâme.

MERCIER, *se levant.*

Dans ma famille, moi, voir un banqueroutier;
Moi, qui ne déviai¹⁾ jamais du droit sentier.

1) abweißen.

Et toi, ma pauvre fille, à cet homme enchaînée,
Pardonne-moi d'avoir flétri ta destinée!

LAURE.

Vous avez cru bien faire en formant ce lien,
Mon bon père, il suffit. Ne vous reprochez rien.
J'en accuse le sort et non votre tendresse,
Heureuse, si je puis soigner votre vieillesse,
Et si mon dévouement parvient à dissiper
Les souvenirs du coup qui vient de vous frapper.

MERCIER.

Chère enfant!

LAURE.

On se trompe aisément et nous sommes
Tous sujets en ce monde à mal juger les hommes.

MERCIER.

C'est bien vrai! les plus fins auraient été dupés¹⁾;
L'hypocrite²⁾ qu'il est nous a tous attrapés.
Il possédait si bien la langue des affaires,
Était si positif, riait tant des chimères,
Traitait la poésie avec tant de mépris,
Que j'ai cru qu'il serait le meilleur des maris.
Toi-même, mon enfant, tu fus dupe du traître;
Car, enfin, je n'ai pas parlé d'un ton de maître;
Je n'ai pas commandé; j'ai donné des avis;
Et tu les croyais bons quand tu les as suivis.
N'est-ce pas?

LAURE.

Sur ce point, mon père, je vous jure
Qu'il ne sortira pas de ma bouche un murmure.

MERCIER.

Outre le bien d'autrui dont il s'en va chargé,
Le drôle emporte encor presque tout ce que j'ai!
A mon âge, il est dur de se voir à la gêne³⁾,

1) Hintergehen. 2) Heuchler. 3) Bedrängniß.

Et de perdre d'un coup le fruit de tant de peine!
Coquin! voleur! brigand! banqueroutier maudit!

LAURE.

Mon père! par pitié!

MERCIER.

Rends-moi mon bien, bandit!

LUCILE, *montrant Laure à son père.*

De grâce!

MERCIER, *d'un ton plus calme.*

Ce n'est pas pour moi que je m'emporte.
Je suis déjà vieux; riche ou pauvre, que m'im-
porte!

Mes quelques derniers jours seront bientôt passés,
Et pour ce peu d'instant j'aurai toujours assez.
C'est pour vous; c'est pour toi, Laure, c'est pour
Lucile.

Marier cette enfant ne sera pas facile;
Comment la doterai-je? et le monde est si sot,
Qu'au lieu de la personne, il ne voit que la dot.

LUCILE.

Ne soyez point, mon père, en souci sur mon
compte.

A prendre mon parti, moi, je suis toujours prompte.
Si l'on m'épouse pauvre, il sera bien prouvé
Qu'on m'épouse pour moi, comme je l'ai rêvé:
Sinon, je verrai fuir sans verser une larme
Ceux pour qui mon argent était mon plus grand
charme.

Quant à la pauvreté, ne vous effrayez pas;
Avec de l'ordre on sait se tirer d'embarras.
D'abord, nous renverrons vos gens et je me vante
De pouvoir remplacer serviteur et servante;
Puis, s'il ne suffit pas, bah! je travaillerai:
Je sais broder et coudre, eh bien! je broderai.

Scène II.

LES MÊMES, GEORGE, RODOLPHE, LE NOTAIRE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur George.

LAURE.

Grand Dieu!

LUCILE, *avec joie.*

Le voilà!

MERCIER.

Qu'est-ce à dire?

LE NOTAIRE, *entrant le premier et prenant par la main George qui reste un moment embarrassé sur le seuil.*

Eh! venez donc! c'est moi qui veux vous introduire.

Vous voyez, cher monsieur, que je me suis permis De ramener chez vous un de vos vieux amis; Il revient de bon cœur, et, vous-même, je gage Qu'il ne vous fâche pas de revoir son visage.

MERCIER, *froidement.*

Certainement, je suis on ne peut plus¹⁾ flatté...

LUCILE, *affectueusement.*

Monsieur n'a pas besoin d'être ici présenté; Il doit être bien sûr qu'en venant chez mon père Il trouvera toujours une amitié sincère.

(George s'incline.)

MERCIER, *à George.*

Puis-je savoir?...

LE NOTAIRE, *bas à George.*

Allons! c'est le moment.

(Rodolphe fait également signe à George de parler.)

1) auch äusserste.

122 L'HONNEUR ET L'ARGENT.

GEORGE, *bas à Rodolphe en lui montrant Laure.*

Eh quoi!

Devant elle!

RODOLPHE.

C'est vrai. Je vais parler pour toi.
Vous avez vu, monsieur, chose assez peu com-
mune!

Comment un noble cœur sait perdre sa fortune.
Et vous n'apprendrez pas avec moins de plaisir
Comment un cœur vaillant a su la ressaisir.
Notre ami, possesseur d'une papeterie,
A fait avec succès appel à l'industrie;
Le voilà riche encor, moins qu'autrefois, mais
mieux.

Car il l'est par lui-même, et non par ses aïeux.

LE NOTAIRE, *à Mercier.*

C'est exact. Ses débuts¹⁾ passent mon espérance.
Il a l'ordre, le zèle et la persévérance.
Son usine déjà lui rend cinq mille écus.
Et lui rapportera l'an prochain deux fois plus.

MERCIER.

J'en suis charmé, messieurs, mais je cherche à
comprendre,

En ce qui me concerne...

RODOLPHE.

Ah! vous allez l'entendre.
Quand George se livrait à des soins si nouveaux,
(Regardant Lucile.)
Je crois qu'un doux espoir soutenait ses travaux.

LE NOTAIRE, *à Mercier en lui montrant Lucile.*
En un mot, cher monsieur, il aime votre fille.

MERCIER.

Mais c'est donc l'amoureux de toute ma famille!

1) Anfang.

LAURE, à part, regardant sa sœur qui paraît joyeuse.

Elle l'aime.

GEORGE, à Mercier.

Il est vrai qu'une première fois
Le sort n'a pas été favorable à mon choix;
Ce fut un rude coup, monsieur, je vous le jure,
Et mon cœur a longtemps souffert de sa blessure.

MERCIER.

Si j'avais écouté mes goûts, il est certain...

GEORGE.

Je n'accuse en cela que mon mauvais destin.
Quoi qu'il en soit, j'eus peine à reprendre courage,
Et dans ce désespoir l'honneur eût fait naufrage,
Si le ciel adouci ne m'avait réservé
Un bon ange gardien¹⁾ par qui je fus sauvé.
Cet ange, ce sauveur, monsieur, c'est votre fille.

LUCILE, à part.

C'est donc bien vrai!

GEORGE.

J'aurai, dans la même famille,
Épuisé de l'amour le fiel²⁾ et la douceur,
Par une sœur perdu, sauvé par l'autre sœur.

(Montrant Rodolphe.)

Sans elle, et cet ami, je tombais dans l'abîme.
Ils m'ont retrempe l'âme et rendu mon estime,
Et grâce à l'ami vrai, grâce à l'ange divin,
Le cœur m'est revenu, monsieur, et pas en vain.

LAURE, à part.

Oh! c'est mal! oh! mon Dieu! moi, de ma sœur jalouse!

(A George.)

Non. — Je vous souhaitais une excellente épouse,
(A Mercier avec prière.)

1) Schupengel. 2) Galle, Bitterteft.

Monsieur, je suis contente. Et vous consentirez
 Mon père: le malheur nous a trop éclairés.
 Nous savons maintenant par notre expérience,
 Que c'est avec l'honneur qu'il faut faire alliance
 Monsieur George, à coup sûr, est riche sur c
 point;

Pour surcroît¹⁾ de bonheur la fortune s'y joint
 Ainsi, tout à ses vœux doit vous rendre docile
 Tout promet de beaux jours à ma chère Lucile.

GEORGE, à *Laure*.

Oh! que vous êtes bonne!

LAURE.

Ah! vous le confessez

MERCIER, à *George*.

Je suis reconnaissant plus que vous ne pensez,
 Monsieur; mais un aveu me semble nécessaire,
 Car je suis comme vous, franc, loyal et sincère
 — Mon gendre est en faillite.

GEORGE.

On me l'a fait savoir

MERCIER.

Savez-vous que j'y perds presque tout mon avoir

GEORGE.

Oui, monsieur.

MERCIER.

Mais la dot ne sera pas bien forte

GEORGE.

La main de votre fille est tout ce qui m'importe

MERCIER.

Ah! voilà les amants! ardents et généreux!
 C'est bien! J'étais ainsi quand j'étais amoureux
 Ce trait plaide pour vous d'une façon puissante
 Touchez là: mais il faut que Lucile consente.

1) *Зубафс*.

Je laisse à mes enfants leur pleine liberté,
Et n'ai jamais en rien contraint leur volonté.

(A Lucile en lui tendant les bras.)

Voyons, Lucile; moi, je l'agrerais¹⁾ pour gendre:
Mais c'est ton sentiment que nous voulons entendre.

GEORGE, à Lucile.

Oh! si vous acheviez votre œuvre, Dieu puissant!
Jamais amour si tendre et si reconnaissant...

LUCILE.

Permettez, George. Émue autant que je dois l'être,
Je demande un instant afin de me remettre.

*(Elle va vers sa sœur et l'attire à l'écart pendant
que tous les autres personnages ont les yeux
fixés sur elles.)*

Laure...

LAURE.

Je te comprends, chère sœur; sois à lui.
Sauf la bonne amitié, tout s'est évanoui,
Tu l'aimes, n'est-ce pas?

LUCILE.

Oui; — mais écoute, Laure!
Si d'anciens souvenirs sont... douloureux encore,
Si notre intimité, que tu verras de près,
Peut un jour, malgré toi, réveiller des... regrets;
Dis un mot. Cet hymen n'a plus rien que j'envie,
Dès qu'il faut le payer du repos de ta vie.

LAURE.

Sois à lui sans remords: paisible entre vous deux,
J'oublierai mon malheur en vous voyant heureux.

LUCILE.

Vrai?

1) = agrérais.

LAURE, *la baisant sur le front.*
 Vrai! Je ne saurais accuser que m
(Lucile va vers son père.)

Elle sait mieux aimer, et mérite qu'on

LUCILE, *à Mercier.*

(Elle tend sa main à sa sœur.)

Puisque vous, et ma sœur, exprimez ce
 Je ne sais pas, pour moi, déguiser mon
 J'accepte votre main, George, et, je puis
 Qu'avec leur sentiment mon propre cœur
(Mercier la pousse doucement vers G.

GEORGE.

O Lucile!

MERCIER.

Eh! ma foi, j'ai tout bien arr

LE NOTAIRE, *se frottant les main*
 Vite, un contrat!

LAURE, *allant à George.*

Eh bien! amoureux aff
 Vous voyez qu'on guérit de tout, que rie
 Vous pourrez donc, monsieur, vous résou
 vue?

GEORGE, *affectueusement.*

Oui, madame. Jadis elle m'eût fait sou
 Je haïssais alors, j'apprends à vous ché

LAURE.

C'est dire galamment que l'amour est
 Du moins que l'amitié m'ôte le droit d
 GEORGE, *lui prenant la main et désigna*
 Vous serez notre sœur à tous deux.

(A Rodolphe en lui montra

Je
 Qu'on est récompensé de se conduire b

RODOLPHE, *saluant Lucile.*
mauvaise grâce¹⁾ à nier cette preuve.
qui, comme toi, triomphe de l'épreuve.

GEORGE.

c'est tout au plus; j'ai fait quelques faux
pas.

(Entre un domestique.)

MERCIER.

(A Rodolphe.)

finer. Monsieur ne refusera pas.
ODOLPHE, *faisant le salut militaire.*
mon sergent, par respect militaire.
donne le bras à Lucile et le Notaire à Laure.
e sort le dernier avec monsieur Mercier.)

RODOLPHE, *à monsieur Mercier.*
! nous disions donc que cet affreux Vol-
taire...²⁾

ürde mir schönst stehen. 2) vgl. III, 1.

